FEUX CROISES épisode n° 1

Dédié à Irena SENDLEROWA (1910-2008) « Juste parmi les nations » résistante et militante polonaise, dont le courage a sauvé 2500 enfants juifs durant la Seconde Guerre mondiale. A tous ceux et celles qui ont suivi le même combat et sont restés dans l'ombre.

C'était un pays bleu, douillettement fourré de marnes et de lavandes. Un pays de vallées riant entre des rochers blancs, bordé de forêts sombres dont la tête coiffée de gros nuages s'appuyait sur le ciel.

Un monde tremblant de lumière blonde que rien ne semblait inquiéter.

Vu d'en bas, le village dormait comme une ruche morte. Seul le clocher aux abats-sons rongés de vermine et de pluie, perché sur la colline où s'étagaient naguère les maisons, pointait encore sa flèche et plus à gauche, deux tours rondes et quelques fenêtres à croisillons parlaient de féodalité. Tout autour, les vieux logis déserts s'effondraient lentement, au rythme des orages, des hivers ou du vent, pierre à pierre, dans le chuintement du sable les liant autrefois. De ce passé, il ne restait que de grands fantômes de murs soutenant, par quel miracle, un vieil évier de pierre, un volet branlant, une porte entrouverte. Des tas de gravats envahis par les ronces, des tuiles émiettées sur des amas de poutres, gisaient, balisant le chemin bordé d'orties qui courait encore à l'église. Parfois, comme une prière, un lierre attendrissant l'espace, de ses doigts crochus grimpait jusqu'au soleil.

Par vagues successives, les habitants s'étaient éparpillés plus bas, près de la route grise escortée d'un rideau de peupliers. Là, dans l'enchâssure de grands prés, de vergers habillés de fleurs, la vie leur paraissait plus douce.

Max Desnoyers de Bellefont y coulait des jours partagés entre la tenue de son Etude et son piano, feuilletant le passé comme un vieux journal, à l'abri d'un château construit par ses ancêtres, à mi-hauteur entre le Pied de Ville et la route. Et de ses souvenirs renaissait sa jeunesse, celle-là même qu'il voyait briller dans les yeux des enfants ivres de ses paroles. Pour son plus grand plaisir, Victor Hugo, Alphonse Daudet et Jules Verne étaient leurs auteurs favoris, ceux dont ils choisissaient tout naturellement la couverture verte rehaussée d'or, les soirs de veillées au château.

- Elle s'est vraiment battue toute la nuit, la petite chèvre ? s'étonnait-on, avec un peu de respect dans la voix.

Les mains sur les genoux, il déversait l'eau fraîche de son enfance à ces assoiffés que rien n'aurait pu détourner de l'écoute. Et l'aventure prenait corps, portée à dos de mots, toujours plus loin. Des mots inconnus dont ils brodaient l'image au gré de leur désir. Certains soirs, Esméralda faisait danser sa chèvre, sa jupe couleur de flammes, brûlait le pauvre Quasimodo, non plus sur le parvis de Notre-Dame, trop grand, trop loin pour eux, mais sur la place du village. Quand l'astrolabe les emportait autour d'un monde promis en quatre-vingts jours, le dos rond de leurs montagnes dressait un décor familier qu'ils laissaient à regret pour des continents inconnus dont ils ignoraient tout.

Quelquefois, délaissant les classiques, on s'en allait rôder là-haut, dans les vieux murs, voler à l'odeur d'une ruine une histoire aussi fausse que possible mais qui faisait frémir par habitude.

- La dame blanche de la tour, tu l'as vue ?
- Ma grand-mère m'a dit ...

Revue et corrigée, l'histoire bruissait de fantômes, se vêtit de lunes pleines, courait sur les collines aux mille feux follets. Dans l'instant, la frayeur, pâissant la lampe, devenait palpable. Resserrant le cercle dans une sorte d'attente glacée, les chaises se rapprochaient tout près du conteur. Quand il baissait le ton, on percevait la voix des flammes chuchotant de très vieux secrets que seule la ronde des livres sur les étagères, courant tout autour de la vaste pièce, pouvait révéler. Alors, trouant l'instant magique d'une voix fluette, la Comtoise parlait d'heure tardive. Le charme était rompu, il fallait remiser ce qui restait à dire.

- Demain , s'inquiétaient les enfants.
- Demain, leur promettait-il.

Le long du couloir sombre, dans un concert de galoches, Max accompagnait les enfants enveloppés de peur, escortés de l'oeil froid des ancêtres figés dans une succession de cadres de bois doré. D'un commun accord

s'accéléraient les notes face à la grande armure du chevalier qui sournoisement surveillait l'entrée.

Face à la porte charretière, sous une lune haut placée, il tapotait une petite épaupe, rajustait un capuchon, enfonçait un bonnet.

- Il fait froid, disait-il. Mais ne courez pas, vous pourriez glisser.

Il n'évoquait jamais la peur, qui les tenaillait pourtant et les ferait courir à perdre haleine dans la nuit noire, jusque vers leur logis.

- Les garçons n'ont jamais peur, c'est bien connu ! répondait-il aux protestations de sa mère et de sa tante, venues en auditrices assidues.

Bien évidemment, les deux sœurs ne l'entendaient pas ainsi et pourraient citer, si on voulait leur prêter une oreille, des cas de garçons aussi peureux que des filles.

- Cela peut attendre demain, coupait gentiment, sur le seuil de la chambre qu'elles partageaient tout près du salon.

Une fois de plus, la nuit lui paraissant trop pleine pour dormir, il se dirigea vers l'escalier de pierre conduisant à l'étage où se trouvait le salon de musique. La tête pleine d'idées sombres, il pourrait s'évader d'un monde qu'il détestait.

Elle sera bien ici, pensa la mère. Elle mangera à sa faim.

Le vieux car à gazogène les avait déposées, lourdes de chaleur, après un long voyage en train, éreintées, sans couleurs, tout imprégnées de l'odeur noire du charbon. De la route, un tronçon de chemin, d'ornières et de cailloux, qu'il fallait grimper à pied, montait jusqu'à l'auberge.

La jeune femme essoufflée posa sa valise face à l'aubergiste qui les attendait sur le pas de la porte.

Noir du minuscule chignon couronnant le sommet de sa tête, noir du long tablier la couvrant jusqu'aux pieds, noir de l'ouvrage, lisible sur ses mains, seuls étaient bleus chez Nathalie, de curieux petits yeux à l'abri de lunettes rondes.

« C'est qu'elle en voyait passer de ces affamés de la ville ! » Certains posaient leurs valises un temps pour se reposer et repartir plus loin, à l'abri de la folie des hommes. « Disparus sans laisser de traces ! », disait-elle avec un geste de la main. D'autres s'installaient là-haut parmi les ruines. L'homme remontait quelques murs où loger leurs nuits, la femme arrachait les orties, ouvrant ainsi un passage à la sombre cuisine tenant encore debout. « Toujours des gens discrets, aux visages amaigris, aux noms imprononçables ! »

Ce jour-là, tout était différent.

-Il s'agit uniquement de l'enfant, spécifia la jeune femme.

Nathalie s'attendrit un instant sur le minois au teint pâle, les fins cheveux blonds coupés court, les jambes trop minces. Son regard perçant monta jusqu'à la mère, fouilla le visage inquiet, les lèvres fines, l'abondante chevelure d'un blond cendré... Ce serait plus facile. Elle avait un jeune couple, les Bernard. Sans enfant, Emile et Anna feraient l'affaire...

- Je n'ai rien pour la nourrir, avouait la mère. A Marseille, c'est impossible, nous manquons de tout.

Nathalie hocha la tête en signe de compréhension.

- Pour l'heure, il faut vous reposer, et, baissant la voix sans nécessité, je vais vous préparer un bon repas et un lit...ajouta-t-elle.
- Deux... Spécifia la jeune femme. Je ne pourrai pas dormir avec elle. Line donne des coups de pieds et... Elle hésita avant d'avouer : Elle s'oublie parfois.

Fait de peu d'importance que Nathalie rejeta avec un haussement d'épaules.

- C'est pour combien de jours ?
- J'aimerais rencontrer ces Bernard au plus vite.

Et le car l'emporta, le surlendemain à l'aube, sans explications, sans au revoir, alors que Line, loin de se douter, dormait à poings fermés.

A suivre

FEUX CROISES épisode n° 2

Durant des jours, les larmes succédèrent aux larmes.

Chaque soir, emportée dans ce lourd sommeil d'enfant qui ne s'arrête qu'au matin, Line rêvait d'entendre, au loin, le grand bruit de la ville. Secouée de sanglots, elle embarquait, voyageuse sans bagages, des larmes plein les joues, en quête d'un ailleurs où tout la retenait.

Et de toutes ces nuits venues à sa rencontre, elle cueillait l'odeur forte du port, le bruit du vent dans les voilures, les cris des oiseaux blancs qui sillonnaient le ciel, embellissant dans sa détresse des heures qu'aucun soleil n'aurait pu pâler.

- Tu n'es pas bien chez nous, soupirait Anna.

Au fil des mois, le désespoir cédant la place, Line s'installa dans une période d'attente qui la jetait souvent, regard perdu, dans son rêve éveillé. « Elle viendra, se disait-elle. Il faut qu'elle revienne. Elle aura ce parfum, si doux, dans ses cheveux... Du rouge sur les lèvres... Son rire... »

Grandissant chaque jour davantage, son désir l'isolait, traçant autour d'elle un cercle de solitude hermétiquement clos, la perdant dans un silence martelé de questions muettes. « L'avait-on oubliée ? que lui reprochait-on ? »

Peu à peu, un voile d'oubli éteignit ses souvenirs, un à un, comme les lampions d'une fête quand s'achève la nuit.

En apparence, il ne resta qu'une brume indicible sur de timides bonheurs rescapés, la faisant sourire au hasard d'un mot, d'une image, arrêtés dans sa mémoire. Un chagrin masqué de petits rires qui faisaient dire aux adultes : « Elle oublie ». Cependant indélébile, profond, enraciné, chaque nuit, un sentiment d'abandon l'éveillait en pleurs, alors que tout près d'elle, du fond de son sommeil se penchait la nourrice.

Depuis quelque temps, les visites curieuses, les discussions interminables se succédaient. Anna, disait-on, était sans nouvelles de la mère.

- Qui payera la pension ?

Alors Emile, l'homme qui parlait peu, sans gestes, comme gêné par ses mains aux doigts énormes, des mains rouges, brûlées, cornées de maréchal-ferrant, s'interposa.

- Elle ne l'a jamais été, dit-il d'un ton rude.

C'était un homme grand et fort, un béret noir vissé sur la tête en toutes saisons, ne plaisantant que rarement, ne riant jamais, avec des sourires comme il l'était des mots, ne passant les portes étroites de son logis qu'en biais. Son visage était lourd, son nez légèrement épaté. Ses yeux obliques, couleur châtaigne, semblaient scruter avec attention tout ce qui l'entourait.

L'enfant il l'avait acceptée comme une offrande à sa femme. Une offrande informulable pour lui. Comment traduire en mots ce vide dans son foyer ? Cette absence de cris, de rires qui auraient fait sa joie ? Ce silence dans leur grande salle, ces deux chaises autour de la table, alors qu'il y avait place pour huit ? Secrètement, Emile souffrait. Rejeter la faute sur Anna, son épouse, aurait été inutile. Alors, le mutisme qui lui était naturel, avait servi sa cause.

Quand on lui demandait s'il aimait les enfants, repoussant la question avec une grimace, il murmurait un « pas trop » qui stoppait net toutes conversations.

« Les enfants sont bien chez les autres, soupirait quelques fois Anna, à moi, Dieu les refuse. » Pourtant, elle désespérait de ne pouvoir surprendre ce monde contenu dans un regard d'enfant. Souvent elle l'imaginait, cet arrondi du bras qui soutient et protège le beau cadeau du ciel, ce sein gonflé de vie que l'on donne en offrande à la bouche gourmande, ce pain bénit que d'autres refusent, et qu'elle appelait de toutes ses forces alors qu'Emile, sur elle, assouvissait ses instincts de mâle.

Comme retenue par le malheur de ne pas être heureuse, elle bâillonnait son plaisir, retenait ses cris et, le matin venu, caressant son ventre, courait à l'église confier à la Vierge l'espoir né de la nuit.

Un mois... Un grand sourire de tendresse allumait son regard. Deux mois...L'attente délicieuse, l'écoute patiente, le dialogue à mi-voix avec l'inconnu... Espérance qui venait, la transportait, lourde d'avenir... Invariablement le flot tiède de la fausse couche rougissant ses cuisses avait remis le rêve, et renvoyé Anna, pâle et morose, dans l'uniformité des jours...

Or l'occasion se présentait. Il fallait la saisir.

Certes, Line n'était pas très gaillarde. Une vraie fille de la ville, chétive, perdue dans ses rêves, toujours la larme à l'œil, les genoux écorchés... Peur, des chiens, de la nuit... « Une enfant, se disait-elle. Enfin une enfant à moi... »

- Elle n'est pas habituée à la campagne, nous vivons en ville...avait confié la mère, raidie dans sa peine.
- Elle s'habituerait, avait promis Anna.

II

Il y eut un long automne, quand les vents se disputaient les dernières feuilles, et l'odeur sûre de la terre prête à appareiller pour un interminable sommeil. Cette odeur que Line, les yeux mi-clos, humait avec délice. « L'odeur de notre cave, » disait-elle pour toute explication.

Certains matins, le ciel restait bas. Charriant des troupeaux de nuages, il en calfeutrait de ouate blanche la montagne de Maraysse, masse calcaire dominant la vallée comme un lion énorme.

Il y eut les grands rassemblements d'hirondelles prêtes pour le départ, leurs cris aigus, le vol inquiétant de l'aigle royal et les orages, ces violentes cataractes venues du ciel, déchirant le paysage, charriant l'or des chemins devenus ruisseaux. Et, tout en bas, l'école. Sur la route... En dehors du village. Aussi froide qu'une prison. Et Line qui, savait lire, « surprenant à son âge », fut chargée de déchiffrer l'énoncé des problèmes des grands. C'étaient de longues phrases, des successions de mots inconnus, des syllabes qu'elle assemblait, droite, face à la classe attentive à tous ces mystères qu'elle leur délivrait, sans les comprendre, tremblante et les yeux humides.

Il y eut les inévitables taches d'encre violette maculant les doigts novices, le tablier noir. Les lignes à suivre sur le cahier, les mètres à compter, les dates à retenir, les crayons à tailler. Et les commentaires ricanants qui l'atteignaient derrière son écran refuge, avec son mal d'ailleurs. « Elle ne sait pas écrire ! » Et

par-dessus tout, la différence que l'enfant déteste, suprême, lisse comme un galet, sans cesse rappelée, que Line maudissait. « Toi, tu n'es pas d'ici ! »

- Je ne sais pas écrire, parce que je ne suis jamais allée à l'école, avoua Line un soir. Maman m'a appris à lire. C'est tout !

Traces d'hier tisonnant sa mémoire, Anna « née de mère inconnue » avait connu les longs couloirs de solitude, refuge de l'enfant différent. Ainsi le temps recomposait le temps, regrettait-elle pour aussitôt, chassant les idées sombres, se dire : « C'était avant... »

Alors, encourageant la fillette, un grand sourire de tendresse illuminant son visage : « Il faut vouloir. Pleurer ne sert à rien. Tu vas t'habituer... Tu vas apprendre à écrire ! » Elle ne sera jamais d'ici, pensait Emile, mutique selon son habitude, préparant en secret un tout petit bonheur.

Max s'inquiétait. Les villes se vidaient. Les routes, chaque jour, s'encombraient de réfugiés, la peur aux trousseaux, fuyant se mettre à l'abri dans quelque coin du Sud où ils pourraient poser leurs bagages. - Des Parisiens ?

-Deux musiciens. Gordon est chef d'orchestre et sa femme, Béline, pianiste, acquiesça Emile, l'ami d'enfance. Des gens bien, ajouta-t-il comme pour lui-même.

-Et la violoniste ?

Une grimace d'incertitude déforma son visage. - Rachel ? Pas bavarde celle-là... Elle habite là-haut, l'ancienne maison du bedeau. Le toit n'est pas très solide, mais cela ira pour quelques jours.

Max s'était levé pour tisonner son feu avec des gestes lents. Dans un petit ronflement de plaisir, reconnaissantes, les flammes illuminèrent l'âtre. Joyeuses, multicolores, comme libérées, tirant de leur torpeur de vieux meubles massifs brillants d'encaustique, elles rougirent les dalles de pierre couvrant le sol, chassant l'obscurité tapie dans les coins. - Nous allons organiser leur départ. Je vais en parler à Melon. Le forgeron baissa la tête, tout à la pensée qui le tourmentait : - Il devrait être là, avec les enfants... Ce retard m'inquiète... à suivre.....

FEUX CROISES épisode n° 3

- Sans doute une histoire de papiers, le rassura Max. Tu sais bien qu'il faut des états civils invérifiables, provenant de communes bombardées...
- Dont les registres ont disparu ! Je sais ...
- Exactement. Et le réseau doit avoir un peu de retard. Connaissant la prudence de notre homme, il attendra que tout soit en règle pour se mettre en route.

A demi convaincu, le forgeron, selon son habitude, chercha ses mots, les façonna à tâtons, porta la main à son béret comme pour vérifier sa présence : - En attendant de les confier aux familles...

- Nous les logerons à la cure, dit Max, devinant ses pensées.
- Histoire de les retaper un peu... Mais, nous n'avons pas la clef.

Max sourit en silence. La cure était vaste, bien éclairée, ceinturée d'un jardin. - La clef n'est pas utile. Nous avons la bénédiction du curé... ! Redevenu sérieux, il crut bon d'ajouter : - Il faudrait que Melon s'occupe des adultes. Il est urgent qu'ils partent pour l'Espagne...

- C'est ce qui était prévu, rétorqua le forgeron, le front soudainement barré d'un grand souci. Sans ce retard...

Et, comme on se jette à l'eau, il annonça d'un trait la dernière nouvelle, la plus lourde à ses yeux. - Une femme est arrivée, hier soir... Médecin ou...chirurgien, je ne suis pas sûr... Une Polonaise. Une connaissance de Melon. Pour l'instant, elle loge chez nous, mais la place manque...

Mettant à profit le silence de son ami, il s'empressa d'ajouter : - Celle-là voudrait rester. Elle pourra nous être utile cet hiver... Peut-être que la maison de tes cousins...les Baup... à Chattusse... C'est tranquille là-bas, loin de tout.

Le regard sombre de Max se fixa sur lui, mi-rieur, une grimace déforma sa bouche.

- Plutôt rudimentaire pour un médecin. Je doute que cela convienne !

A présent, Emile était soulagé, sa mission remplie, il se permit de livrer à voix basse, ce qui taraudait sa pensée depuis peu :

- Ces Juifs, on en dit beaucoup de mal ! Je n'aurais jamais cru qu'un jour..
- Tu en verrais autant !

Aurélie, Armandine et Augustine, plus communément appelées les trois A, habitaient une maison située sur la place du village. Durant l'été, leurs chaises, sorties à l'abri de l'ombre bleue des murs, leur permettaient d'être averties de tout. L'hiver, en poste derrière la vitre, l'une des trois renseignait les autres sur les allées et venues du voisinage.

Dotée d'une mère indolente et par trop conciliante, Aurélie, dès son plus jeune âge, avait exercé sur ses cadettes un droit d'aînesse intransigeant mais non dépourvu d'amour. Armandine et Augustine vénéraient leur aînée qui, contrairement à elles, avait été mariée. Suprématie que ce mariage de courte durée, ne lui ayant pas laissé le temps d'être mère ! Aussi, pour combler cette carence, la jeune veuve avait-elle considéré ses puînées non plus comme des sœurs, mais comme ses filles. Exerçant dès lors à leur rencontre une autorité sans faille, elle avait conjugué à parts égales amour et despotisme, aux noms desquels toute demande en mariage était refusée.

Sous la ride des ans, les jeunes filles étaient devenues de vieilles filles au cœur d'enfant, au visage fané, éclairé par instants de rires fous, de rêves désuets. Quelques idées sombres ternissaient parfois le célibat d'Augustine. « Une vie sans enfant... », regrettait-elle. « Tais-toi donc ! », la gourmandait sa sœur : « Tu ne sais pas t'occuper de toi-même ! Que ferais-tu d'un enfant ! » La cadette ainsi rabrouée, essayait une larme, à demi convaincue de son inaptitude et, résignée pour un temps, reprenait son occupation.

Leur étroite maison, où flottait un parfum de violette, délivrait pour le plaisir de Line, une portion de leur enfance toujours prête à resurgir de quelque coin obscur. Les trois A ne classaient pas les souvenirs, elles se contentaient de les empiler. Les fantômes s'y tenaient vivants, presque palpables, à portée de mains d'Aurélie, toujours prête à en ressusciter un dont le parfum d'éternité la rassurait, confortée dans l'assurance d'être immortelle elle-même. Elle avait

gardé ses yeux d'enfant pour voir plus loin, comme à travers les choses. D'ailleurs, il était fréquent de l'entendre converser avec un interlocuteur invisible sans que cela ne gêne ses sœurs.

Pour l'émerveillement de Line, la démarche était différente. Certains jours, étaient tirés de leur ennui un livre d'images à tranche dorée, un minuscule bonnet d'enfant aux dentelles jaunies, une pensée séchée entre les pages d'un missel. Selon l'humeur d'Aurélié, la provenance de ces reliques différait quelque peu. « Le bonnet n'était peut-être pas celui d'Armandine, mais plutôt celui d'Augustine... Le missel n'avait peut-être pas appartenu à leur mère, mais plus exactement à la sœur de celle-ci qui le lui avait légué à sa mort... Quant à la pensée séchée, seuls ses pétales intacts détenaient son mystère, un peu décoloré, comme ils l'étaient eux-mêmes ». Ainsi, la discussion s'anima, les souvenirs divergeaient, le ton montait et pour finir, les sœurs éclatant de rire, s'accusaient réciproquement d'ennuyer l'enfant avec « toutes ces histoires ». Sur les dénégations de Line, on remisait pourtant les trésors au fond de leur tiroir, promettant toutefois de les en tirer bientôt.

Parfois, les jours de mélancolie, il y avait la caresse des doigts noueux dans les cheveux blonds, le mouchoir à portée de main pour les larmes, le morceau de sucre tendu pour adoucir l'instant. Et l'on s'efforçait de rire autour de « la petite » qui racontait Marseille, la guerre, les files d'attente sans fin devant les magasins.

Les trois A s'étonnaient de tout, mais le Vieux Port avec son pont transbordeur, le tramway sillonnant la Corniche au-dessus des vagues qui venaient parfois lui lécher les roues et la Bonne Mère, grande statue d'or dominant la ville, avaient leur préférence. « Un peu de lait ? » proposait Augustine. « Du miel ? »

Après son départ, les trois A, recueillies, gardaient le silence, prolongeant à l'envie ce moment de bonheur. C'était toujours Augustine qui rompait le charme : - Pensez-vous qu'elle puisse rester ?

- Elle pourrait s'habituer, répondait Aurélié pensive, mais sa place est ailleurs.
- Et si nous prenions un de ces petits réfugiés ? demandait Augustine. Il en arrive de Nice... Anna m'en a parlé l'autre soir à la fontaine...

- - Elle aurait mieux fait de se taire ! lâchait Aurélie avec un mouvement d'humeur.

-

La mort du cochon ouvrait l'hiver d'un cri rouge de sang que Line avait fui. Une course éperdue sur le chemin boueux, effrité d'éboulis, l'avait conduite là-haut, tremblante de peur, les mains sur les oreilles. Nichée entre deux ruines, accroupie aux pieds du château médiéval, la maison du bedeau tenait encore debout. Alors, sans mot dire, mademoiselle Rachel prit son violon dans l'écrin de bois clair, capitonné de satin rouge, et, de l'archet docile fit naître une voix cristalline, lentement descendue où s'était nouée la douleur. Et c'étaient des sanglots, des larmes ruisselantes, suivis d'une accalmie bercée de notes pures comme des chants d'oiseaux. Voix céleste où dansaient des images invitant l'enfant à les suivre. Une douce ascension, main tendue secourable et patiente jusqu'à l'apaisement.

Ce jour-là, pour cette enfant venue d'ailleurs, Rachel, les yeux mi-clos, avait bâti un hiver de légendes où des flocons d'argent, venus à sa rencontre, se fleurissaient de perles d'eau. Line ne pleurait plus. Assise sur le sol, près de l'étroite cheminée, une joue confiée au pointu des genoux, elle dormait dans la chaleur des flammes, l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres salées.

- Elle ne s'habitue pas, dit Anna, venue la chercher. Et Rachel d'acquiescer : « On ne déracine pas une pousse trop tendre ».

La neige calfeutra d'hermine la route et les chemins. Ils n'étaient plus que courbes glissantes. Autour des feux de bois, le village, ronronnant comme un gros chat frileux arrondi sur lui-même, lançait ses fumées grises à l'assaut d'un ciel incolore pesant sur lui comme une menace. Des monceaux de bûches étaient consumés. « Pas d'école aujourd'hui », annonça Anna. Tandis qu'Emile, allumant un soleil sous ses paupières lourdes, offrait le traîneau de bois blanc confectionné en secret pour la circonstance.

– Je ne saurai pas m'en servir, regrettait Line.

-Tu n'auras qu'à le laisser glisser, il suivra le chemin.

-

- - -

- Jusque chez les trois A ?

à suivre...

FEUX CROISES épisode n° 4

La vie les avait conduits là, assoiffés et fourbus par une nuit sans lune. Les plaintes se mouraient sur leurs lèvres. Grelottant de fièvre, ils murmuraient « Maman » comme des enfants qu'ils étaient. Tout d'abord deux, maintenant trois dormaient dans la paille du fenil, confiés aux bons soins d'Anna. « Pour résister » avait-elle dit à Emile réticent : « une femme n'a pas besoin d'armes, le cœur suffit. »

Line, en grand secret, leur rendait de petites visites. Paul, le plus jeune, échappé de justesse à une prise d'otages, avait fui la Belgique, traversé la frontière. Sur des routes encombrées, il avait cheminé nuit et jour, entouré de gémissements, de vieillards épuisés, d'enfants en pleurs, comme chassés de leur maison par la peur, les bombardements, les hordes d'affamés dévastant leur village.

La fillette écoutait, préférant survoler à darts de mots magiques Bruxelles sur la Senne, les vieux quartiers flamands, la petite fontaine et son Manneken-Pis.

- Tu n'as pas mal ? demandait-elle, fixant avec effroi la manche vide de sa veste.

Paul riait comme un homme, d'un grand rire qu'il étouffait de sa main. - Depuis que je ne l'ai plus, non !

- Raconte encore, demandait-elle, d'une voix de mendiante.

Alors, il reprenait le fil de son histoire, puisque la petite insistait.

- J'étais sur la route ! Nous étions des centaines à pied, à vélo, sur des charrettes. Au-dessus de nous, des avions qui volaient de plus en plus bas. Soudain, ce fut comme si l'enfer leur tombait sur la tête...Et puis plus rien... Le trou noir... Quand il s'était réveillé, il était sur un brancard.
- Gérard, le Sedanais, était taciturne, un abcès dentaire le faisait souffrir. Il acceptait parfois de jouer avec eux.
- - Pour vous faire plaisir ! Une partie seulement. Je n'aime pas les cartes !

Sa voix était grave, un léger duvet brunissait ses joues, se devinait sur ses lèvres. Il se perdait parfois dans la contemplation d'une photo sortie de son portefeuille.

- Montre, quémandait-elle la main tendue.

Il faisait non avec la tête, remisant son trésor dans sa poche, alors que Paul lançait son rire moqueur à l'assaut des poutres, où quelques nids déserts attendaient le printemps. - Il est amoureux !

Jacques, le plus âgé, lui faisait peur. – Il souffre, disait-elle à Anna. Je vois bien qu'il pleure.

Le mal était grave, Anna ne l'ignorait pas.

- Il est jeune, répondait Emile, qui se voulait rassurant.

Et Jacques délirait, suppliait, appelait sa mère, dévidant des paroles insensées. Parfois, les mots s'éteignaient sur ses lèvres fiévreuses, il écoutait, tremblant, le vent courir sur la toiture. – Ils sont là, disait-il. Alors Anna soulevait sa tête, le forçant à boire à petites gorgées le lait chaud qu'elle avait apporté. Ils sont là, répétait-il, le visage en sueur.

Il faudrait un médecin, dit Anna à l'entrée de Max, venu aux nouvelles. Il ne s'en sortira pas.. L'homme eut une hésitation que la prudence réprima. – Ce serait une folie.

- La folie serait de le laisser mourir, rétorqua-t-elle, violemment.

- Tout médecin qu'elle est, elle pourrait parler !

Soulevée par l'indignation, la fatigue et la peur, elle fit front de toute sa petite taille. – C'est un risque à prendre ! Mais je sais qu'elle ne parlera pas ! Puis se ravisant : - Si tu n'agis pas, j'irai la chercher moi-même !

III

La guerre l'avait poussée à fuir, loin de sa Pologne natale.

Après des jours d'errance sur les routes encombrées, parmi des hordes épuisées, Eva était arrivée à bout de forces et d'espoir. « Un village paisible » lui avait-on dit. « Montmorin, dans le Midi de la France. En zone libre, où les risques sont moins grands. »

A présent, la guerre la rattrapait, elle et Pauline. Pauline, petite fille perdue, noire de poussière, errant sur la route à quatre pattes, sans même la force de crier cette immense terreur lisible dans ses yeux. Pauline, sans doute l'unique rescapée d'un raid ayant anéanti les siens. Pauline, qui l'avait sauvée par cet immense besoin mutuel qu'elles avaient d'être ensemble. La présence de l'homme, assis face à elle, l'effrayait.

- Je n'exerce plus, dit-elle avec un léger accent trahissant ses origines.
- Je sais, Docteur Eva Urman, répondit Max d'un ton froid. Mais vous avez exercé à Varsovie.

D'un regard circulaire, il inspecta la pièce à vivre, constata son inconfort et, apercevant la fillette endormie, s'étonna.

- J'ignorais que vous aviez un enfant avec vous.

La vue de la contraction de ses mâchoires, la froideur de ses yeux gris, accentuèrent l'infinie lassitude ressentie par Eva.

-J'ai trouvé cette enfant divaguant sur la route. Inconnue de tous. Je ne pouvais l'abandonner.

Leurs regards se croisèrent, se fixèrent l'un à l'autre avec défi. Celui d'Eva, plus tendre, céda.

- Que me voulez-vous ? Qu'attendez-vous de moi ?

Conscient de l'avoir bousculée, il s'offrit le temps de caresser des yeux la chevelure blonde qu'elle laissait flotter sur ses amigres épaules, les yeux clairs où se lisait le désarroi.

- Que vous examiniez un jeune garçon.
- De quoi souffre-t-il ?
- Une balle dans la cuisse.

Elle eut une petite grimace d'assentiment.

- L'examiner oui. Et après une courte pause : Mais l'opérer... C'est impossible. Je vais manquer d'instruments, dit-elle, désignant une sacoche de cuir brun sur le buffet.

Un haut-le-corps fit décoller vivement son dos du dossier de la chaise, le buste tendu en avant, les mains en appui sur les genoux :

- Comprenez-moi bien, Docteur Urman, dit Max avec une colère mal contenue. J'ai besoin de vous ! Il s'agit de la vie d'un tout jeune homme. Vie que je remets entre vos mains. Et je ne vois en cela rien d'impossible...

Face à tant d'incompréhension, elle baissa la tête.

- Rien d'impossible, insista-t-il durement. Pour ajouter après une courte pause : Et si vous désirez rester parmi nous...

Le lent passage gris du regard de l'homme sur son corps fit frissonner la jeune femme, en même temps que la menace la pénétrait comme une lame.

- Il me faudrait de l'éther, énuméra-t-elle, apparemment résignée, un grand plateau métallique, de l'alcool aussi, pour flamber mes instruments, une ceinture...

Mettant fin à leur entrevue, il repoussa la chaise de bois, déplia lentement sa haute taille, pour éviter de la dominer trop brusquement.

- Bien, lâcha-t-il, apparemment satisfait. Vous aurez tout cela.

Conscient de sa victoire, il se voulut rassurant : Vous êtes ici à l'abri, le hameau est isolé, la fillette mangera à sa faim.

Elle ignora la remarque, ébaucha un geste d'impuissance, tenta une dernière excuse : Je ne connais pas le village.

- Voici un plan, dit Max, sortant de sa poche un feuillet qu'il lui tendit.

Face à son immobilité, il s'emporta, les sourcils haussés : - Prenez-le, je ne vais pas rester ainsi le bras tendu.

Le son de sa voix coléreuse déclencha les pleurs de l'enfant, brutalement tirée de son sommeil. Max fit geste de l'approcher : - Non, s'interposa vivement Eva, Pauline craint les visages inconnus.

A suivre...

FEUX CROISES N° 5

Il recula et vint s'asseoir à demi sur un coin de la table rectangulaire occupant le centre de la pièce pour contempler Eva, qui, avec des gestes tendres, réconfortait l'enfant. Le calme revenu, comme à regret, il se dirigea vers la porte, et la main sur le loquet, prêt à sortir, se retourna : -Pauline est un joli prénom.

-C'est celui que je lui ai donné, dit-elle froidement.

Pour toute réponse, il remonta le col de sa veste de cuir noir, se coiffa de son feutre gris. Un air glacial, acéré, piquant de mille épines, s'engouffra dans la pièce lorsqu'il ouvrit la porte.

- Vers vingt heures, insista-t-il. Prêt à sortir, un geste en direction de Pauline, il crut bon de conseiller : Ne la laissez pas seule. La Mère Blanche la gardera de bon cœur, elle adore les enfants. C'est la dernière maison à droite, en sortant du hameau.

La rage au cœur, Max était sorti du hameau de Chattusse, maudissant les hommes et les guerres. Depuis longtemps, il ne croyait plus aux miracles. Plus en Dieu non plus. Dans l'instant, avec cette mort qu'il sentait rôder autour d'eux comme une louve affamée, il fut tenté d'y croire, de demander une grâce pour ce jeune garçon venu mourir chez lui, loin des siens. « Faites qu'il vive, que cette femme le sauve. » se surprit-il à penser.

Autour de lui, étouffée par la neige, la terre était en prière, enveloppée de silence comme d'un suaire. Les arbres défeuillés tendaient leurs moignons blancs comme des mains jointes. En contrebas, la rivière chantait en sourdine sa litanie. Sinistres, quelques croassements troublaient le silence.

Il faisait presque nuit. Max allait, mains dans les poches. Le sol crissait sous ses bottes. Les longues marches dans la forêt avaient conservé à ce quadragénaire une silhouette de jeune homme. Non sans charme, quelques ridules soulignaient son regard métallique, de rares fils blancs, récemment apparus sur ses tempes, rappelaient le temps.

Insidieuses, les questions s'installaient. « Que répondre à la mère ? Oserais-je même la regarder ? » Il sentait poindre en lui cette espèce de fragilité malade dont il pensait être débarrassé. C'était une sorte de mal-être qui, malgré ses efforts, le rendait vulnérable face à la misère d'autrui. Un sentiment d'impuissance face aux événements qu'il aurait voulu maîtriser. Son père, lui semblait-il, avait su gérer ses sentiments en homme libre. Lui ne l'était pas. Il éprouvait toujours, en pareil cas, cette torsion douloureuse au creux de l'estomac, comme un rappel à l'ordre des choses établies par avance. « N'oublie pas, disait la douleur, tu n'es qu'un pion sur l'échiquier ».

En public, pour maîtriser ses craintes, il avait des automatismes. Il savait ignorer les questions gênantes, les rejeter d'un haussement d'épaules, afficher une indifférente froideur que l'on prenait pour du courage. Seul, il redressa sa haute taille, se persuada. « Elle viendra, dussé-je la traîner par le col ! »

Après le départ de Max, Eva sentit de nouveau le piège de la peur se refermer sur elle. Parcourue de frissons, verrouillant sa porte, elle ne put s'empêcher de penser : « Le sang froid de cet homme est inquiétant. Il a des dents de loup, des yeux de loup, il est capable de tout pour arriver à ses fins. »

Elle viendra, se disait Aurélie. « Le petit ne doit pas mourir. »

- Tu es sûre ? s'inquiétait la cadette.
- Dieu en a décidé ainsi, répondait-elle, désignant le plafond de son index noueux.

Tard dans la nuit, le piano de Maître Desnoyers résonna. C'était un Pleyel, époque Napoléon III, commandé par son arrière-grand-père. Un demi-queue en poirier noir, sur lequel avait joué son père. Ce soir-là, Chopin, sous ses doigts puissants, réveilla la vieille demeure, l'emplissant de plaintes élégiaques aux continuelles modulations dont son cœur débordait.

-Seigneur, frissonna Palmyre, je croyais que tout cela était terminé. Ces temps-ci, il ne jouait presque plus !

-Que dis-tu ? questionna sa sœur.

-J'ai l'habitude de penser tout haut. Et le piano de ton fils me rendra folle, je ne m'entends plus penser !
Il joua une heure entière.

Elle était venue. Ils étaient là, faisant cercle autour d'elle, avec des questions effrayées, des fronts plissés de pensées sombres. « Allait-il mourir ? » Face à elle, ils levaient leurs yeux d'enfants pleins d'attente, des yeux suppliants qui croyaient encore aux miracles, insoucieux du doute qu'elle sentait grandir en elle.

-Il faudrait l'amputer, murmura-t-elle à regret, après avoir longuement examiné la jambe du blessé. - Rien d'autre à faire ? tenta Max.

Secouant la tête, navrée, presque misérable, Eva ignora la question. - Quel âge a-t-il ?

-Dix-neuf, dit Emile.

C'est alors qu'elle aperçut Line, tremblante, appuyée au mur, le sommeil au bord des cils. « Votre fille devrait être au lit », reprocha-t-elle sévèrement à l'adresse d'Anna.

Dans la grande salle, il y avait l'arrondi de la lampe éclairant la scène, le garçon étendu sur la table, l'ombre autour d'eux les isolant, et suspendue, invisible mais palpable, l'ébauche d'un linceul.

Eva savait que ce serait difficile, voire impossible. Il n'était déjà plus d'ici. Cramponne-toi, dit-elle comme une prière. Jacques n'entendait pas.

- Je crois qu'il s'en va, reprit-elle à mi-voix.
- Ce ne serait pas bon pour vous, chuchota Max sèchement.
- Comme fouettée par la réplique, la jeune femme réclama de l'eau bouillante, du linge propre, un tablier, une ceinture.
- Un grand plateau de métal, précisa-t-elle.

En silence, Anna s'exécuta avec des gestes d'automate. Attentive à ses moindres désirs, elle courait de l'armoire au fourneau comme une abeille infatigable.

- Je l'ai nettoyé, s'excusa-t-elle, présentant un plat noir... C'est le plat du four.

Peu à peu, les gémissements s'éteignaient, ils n'étaient plus qu'à fleur de lèvres. Accroché à quelques brindilles de bonheur, Jacques naviguait au-delà, en dehors de toute conscience, prêt à s'évader.

- Avez-vous de l'alcool ?
- De la gnole, précisa Max.

Après avoir fouillé sa trousse dans un cliquetis métallique, Eva disposa méthodiquement la scie, les pinces, le scalpel, les ciseaux, le porte-aiguille sur le plateau et versa le contenu de la bouteille que lui tendit Max. A sa demande, l'allumette d'Anna embrasa le tout. Alors, légère, la flamme bleue courut d'un instrument à l'autre. Joyeuse, elle s'éleva comme une sorte de promesse. Devenue jaune, elle dansa un court instant, illuminant leurs yeux et, pour finir, s'éteignit à petits sursauts.

-Nous sommes trop nombreux, dit la jeune femme.

Elle avait ramené la masse bouclée de ses cheveux sur sa nuque, serré autour de sa taille le grand tablier blanc qui la couvrait jusqu'aux pieds. Ses yeux clairs avaient la froideur du marbre.

- Deux hommes pour le tenir, ordonna Eva. Anna... pour les pansements. Vous, Emile ! En cas de besoin... Il va se débattre, crut-elle bon de préciser.

Raides dans leur angoisse, sur des jambes réfractaires à tout mouvement, les hommes, n'osaient bouger. - Je reste, dit Max d'un ton sans réplique. Vous les gars, montez au fenil. J'irai vous donner des nouvelles. Comme pour se recueillir, Eva ferma les yeux un court instant, prit une grande inspiration. - Baissez la suspension, dit-elle, désignant la grosse lampe au-dessus de leur tête. Et durant qu'Emile s'activait à lui obéir, sans plus attendre, elle imbiba le mouchoir à carreaux préparé par Anna.

- Maintenez-le sous ses narines, ordonna-t-elle, le lui tendant.

Jacques s'endormit sans résistance.

A suivre

FEUX CROISES épisode n° 6

Les respirations suspendues, on entendait gémir le bois dans le fourneau, murmurer l'eau de la bouilloire, s'égrener le tic-tac de la comtoise impassible. Dehors, la neige s'était remise à tomber, mollement, comme pour assoupir l'espace.

A la racine de la cuisse, afin de bloquer le flux sanguin, la jeune femme fit un garrot de la ceinture qu'Emile avait retirée de son pantalon. Armée du bistouri, elle coupa la peau, avec des gestes précis, dégagea les masses musculaires, se réservant un surplus de chair pour, une fois l'os scié, confectionner un moignon.

A cet instant, Max remarqua la finesse des doigts, la minceur des poignets de la jeune femme, et brusquement cette fragilité l'effraya. Une peur subite inonda son front de sueur. Un doute poignant le fit frissonner. « Ai-je le droit de lui imposer ma volonté ? se dit-il. Est-elle capable d'une telle opération ? »

Lorsqu'Eva s'empara de la scie, Anna, le cœur au bord des lèvres, captant le regard de son mari, en silence, lui céda la place.

La douleur s'apaise enfin. Au-dessus de lui, un foisonnement d'étincelles, des images errantes, des idées qui fuient. Un oiseau, en partance, se repose sur une branche. Une étoile le rejoint avec des yeux clairs, si clairs que l'azur les traverse. Quand elle s'élanche, Jacques dit adieu à l'oiseau. Douce et lente ascension enveloppée de bleu... L'étoile toujours en vue, l'espace brumeux se laisse fendre sans résistance. La terre est là, à portée de regard, nimbée d'un voile d'aube rose. Et Jacques vogue sans vertige. Les plaies sont assoupies. Il monte. Une vigueur à goût de sel s'élève dans le vent, griffe ses lèvres, fait naître en lui l'envie de voir la mer. « Sa mer ». Puissant son désir le force à perdre de l'altitude. Il ouvre grand les yeux sur la profondeur bleue. Dans une envolée d'ailes blanches, langoureuse, elle s'étire comme une femme après l'amour. En suspension flotte un rêve de paysage, des escalades de fleurs saignent à l'assaut d'un balcon, sur la plage une enfance rutilante. Il sent l'été monter en lui comme un embrasement. Il a soif !

-Un peu d'eau, dit-il à l'étoile.

Elle ne l'entend pas, et sans retourne vers cet ailleurs dont elle est née. Alors, Jacques refuse, il n'ira pas plus loin.

Obsessionnelle, comme un phare fouillant la nuit, l'idée qu'il doit vivre encore s'allume et l'éblouit. Il doit se reposer et descendre. Descendre au pays des hommes où la vie l'attend. Le soleil, une à une, a mouché les étoiles. Il descend... La douleur à la douleur s'enchaîne, le rappelle, s'insinue, déchire sa chair.

Au-dessus de sa tête, une lampe attentive guette son retour. Un chuchotis de mots lointains flotte, tremblant comme des îles. Au bord de la fenêtre, l'aube livide salue son besoin de vivre. Pont suspendu entre deux éternités, un murmure a rompu le silence. Il reprend des couleurs...

-Je reviendrai dans trois jours, promet la voix lasse d'Eva. Pour son premier pansement. Et, s'adressant à Anna, un petit sourire las en guise d'excuse au coin de ses lèvres décolorées : Comme on dit chez nous : un peu de gnole ne serait pas de refus.

Levée plus tôt que de coutume, l'aînée des trois A, avec un bon sourire, a annoncé à ses sœurs : - Le petit est sauvé.

-Tu es sûre ? a demandé Augustine, ouvrant tout grand les yeux.

Et Armandine, s'arrêtant de souffler sur son café trop chaud pour pincer des lèvres réprobatrices : - Evidemment qu'elle est sûre !

Sur la route, Max était venu à sa rencontre. Autour d'eux, les prés givrés, baignés de lune, tachés par l'ombre frêle des arbres nus, s'étiraient en silence jusqu'à la rivière.

- Comment va-t-il ? demanda-t-elle, figée dans son inquiétude.
- Il souffre beaucoup. Mais grâce à vous, il est en vie.

Le cœur d'Eva se mit à battre plus vite, comme délivré d'une charge trop lourde qui le lestait, l'empêchant de respirer à son aise.

D'autorité, il prit son bras, le glissa sous le sien. Immédiatement soulagée du poids immense qui la torturait, la jeune femme, un peu troublée de cette soudaine familiarité, accepta la chaleur du geste, simple comme une réponse.

- Pas de fièvre ?
- Anna ne m'a rien dit.

Max, la sentant frissonner, dut refouler toutes sortes d'idées bizarres naissant en lui. Il s'arrêta. Un mélange de reconnaissance et de vénération lui donnait envie de la serrer dans ses bras. Un peu surprise, Eva le dévisagea, levant vers lui ses yeux luisants de lune. Il s'empara de ses deux mains et les baisa tendrement. Sans les lâcher, il demanda : - Pauline ?

Et tout naturellement, sans attendre la réponse, il ouvrit les bras pour la recevoir, docile et silencieuse, engloutie dans sa chaleur.

-Confiée à la Mère Blanche, sur votre recommandation, chuchota-t-elle contre sa poitrine.

Max retint son émotion, desserrant son étreinte, il ne put s'empêcher de sourire au drôle de petit bonnet gris dont elle était coiffée, d'où s'échappait, indocile, une masse de boucles blondes. -Je vous dois des excuses, lâcha-t-il brusquement.

-Vous me les devez, en effet.

-Pourrez-vous pardonner ma goujaterie ? Elle se perdit dans un court silence, les yeux clos, à cent lieues de cette question qui la ramenait des années en arrière. -Je vous pardonnerai, dit-elle, levant vers lui le bleu pâle de ses prunelles. Ce sera long, mais je vous promets d'essayer.

De soulagement, Max déposa un baiser léger sur le bonnet de laine qui chatouilla ses lèvres. -J'avais très peur de perdre Jacques, comprenez-vous ? C'est ce qui explique ma brutalité, sans l'excuser bien entendu.

Face au silence de la jeune femme, il reprit : Demain, votre ami Melon arrive de Nice avec les enfants. J'aimerais que vous les examiniez avant de les confier aux familles d'accueil. Serait-ce trop vous demander ? Il crut bon d'ajouter : Il va de soi que vous serez rémunérée.

- Je les verrai, dit-elle. Cependant, sachez que Melon, qui est un homme exceptionnel, à qui je dois beaucoup, n'est pas mon ami.
- Il est l'ami de tout être dans le besoin, reprit Max.

Lorsqu'elle se fut dégagée de ses bras, remarquant qu'elle avait enveloppé ses pieds de papier journal, il se voulut moqueur.

- Vos chaussures ne sont pas très adaptées à la saison. J'essaierai de vous en procurer d'autres. Je suis sûr que ma tante saura en dénicher dans l'un de ses nombreux placards !

Eva ne cacha pas son soulagement. Le blessé souffrait, mais son regard était clair. Quand elle dégagea la jambe de ses pansements, la peau n'était ni chaude, ni violacée. Il n'y avait pas de surinfection, les points de suture n'avaient pas lâché.

- Dans deux mois, tu marcheras avec des béquilles, promit-elle dans un sourire confiant.

- *****

- Les six enfants, quatre garçons et deux filles, n'avaient pas plus de dix ans. Après un difficile voyage, ils étaient arrivés, affamés, épuisés de fatigue.
- Ils sont maigres à faire peur, constata Anna, grimaçant de pitié. Et avec ça, d'une saleté repoussante. Mais d'où sortent-ils ?
- - De la rue, répliqua Melon sèchement. Des caves où ils se sont terrés au moindre bruit de bottes. Leurs parents ont été arrêtés alors qu'ils étaient à l'école. C'est ce qui leur a sauvé la vie.
- - Seigneur, quelle odeur ! renchérisait Anna. De plus, ils ont vomi.
- Les conditions du voyage n'étaient pas des meilleures. Deux enfants dans le coffre et quatre sur la banquette arrière, sous des couvertures. Et ce, pendant des heures ! Et pour finir, dix kilomètres de virages ! Aucun estomac n'y résiste ! Avec un sourire d'enfant porteur de bonnes nouvelles, Anna, les yeux brillants, glissa sur ton de confiance :
- A présent, nous avons un médecin ... à suivre.....

FEUX CROISES épisode n° 7

IV

La fin de l'hiver écourtait les nuits. L'air se teintait de bleu, bleu triste des murs de schiste sous leur toit de tuiles courbes, bleu acier de la route au soleil, bleu ardoise des mamelons de marne. Un petit air de fête gambadait sur les jardins d'avril. « Ils se réveillent », pensait Line. La nature tout entière changeait de visage. En sages rangées, les amandiers annonçaient, à l'aisselle de leurs branches, la venue d'une fleur bientôt suivie d'une autre. Les chemins retrouvaient leurs cailloux, oubliés un temps sous la neige, la rivière son refrain sous le pont. Au secret des vergers, une multitude de bourgeons minuscules promettaient des parfums pour embaumer l'été. Au détour des chemins, sur le dos des talus, et même entre les pierres, naissait une herbe timide qu'adoraient les lapins.

- Tu pourras bientôt conduire la chèvre au pré, promettait Anna.
- Je porterai le chevreau ?
- Mais non, riait la nourrice. Dans un mois, il courra plus vite que toi !
- *****

Dans sa livrée bleue pervenche, ce matin-là, un ciel poudré d'or tendait le décor. Déjà le soleil était haut, la maison étrangement silencieuse quand Line ouvrit les lourds volets de bois. Sur le chemin passait Jean, petit garçon doux et timide, au visage de fille, que le sort avait placé chez des paysans charitables. Etant venu d'ailleurs, il partageait sa peine.

-Je ne suis pas Niçois ! avait-il avoué, sur le ton de la confidence. Pour ajouter plus bas encore : Et je ne m'appelle pas Jean.

Brusquement lui étaient revenues les longues recommandations de Max : « Pour tous, ici, tu t'appelles Jean. Jean Périer. Tu es le neveu de la famille Périer et rien d'autre. Oublie le reste ! »

- Je sais dit Line.

Il se mordit les lèvres. Cherchant les mots qui pourraient l'aider, il se perdait dans un désordre d'idées qui se voulaient convaincantes.

- Les autres ne sont pas méchants... Ils ne connaissent pas Nice ou Marseille. Ils en ont peur !

Contrairement à ses habitudes, Jeannot, pour les intimes, était désœuvré. Pas de poules à nourrir, de seaux à porter, de chèvres à conduire au pré. Rien que les cailloux qui roulaient par saccades sous la violence de ses coups de pieds. Apercevant Line à sa fenêtre, il la salua d'un :

- Tu n'es pas allée à l'école !
- Non, répondit Line, prise en faute. On ne m'a pas réveillée.

Alors, sur de son effet : -Tu aurais dû venir ! dit-il. Nous avons eu de la visite ! Et n'y tenant plus : Les Allemands !

Sans plus attendre, Line, glacée par ces mots, s'empressa de le rejoindre. Et lui de poursuivre son récit : « Ils sont venus ! Ils étaient quatre ! »

- Que voulaient-ils ?

La toisant d'un air supérieur, le garçonnet lâcha sa nouvelle. – Ils cherchaient les résistants !

D'un bloc, ce matin-là, le village avait tremblé pour son institutrice, vieille demoiselle au visage anguleux qui, depuis tant d'années, essayait, sans grand résultat, d'inculquer, à une classe surchargée, quelques rudiments d'orthographe et d'arithmétique.

Mademoiselle Emma avait donc nié, encore et encore, durant le long interrogatoire, sous les yeux terrifiés de ses élèves, face à des hommes bien décidés à ne pas s'en retourner bredouille.

- Je ne sais pas, avait-elle inlassablement répondu, alors que l'officier s'impatientait, tapotant de sa badine un coin de bureau.
- Je pense que vous savez, avait dit l'homme d'une voix dure. Et si vous voulez abrégé ce moment désagréable, il faut parler, madame !

Face à son mutisme, il avait fait un geste du menton à l'un de ses hommes. Un petit courtaud à la face rougeaude qui s'était précipité sur elle, la saisissant par le bras pour la secouer avec force. Sous la violence du geste, le chignon de la vieille fille s'était déroulé comme un long serpent gris aux

reflets jaunâtres, que des sursauts faisaient descendre jusqu'à sa ceinture. Terrifiés, les plus petits s'étaient mis à pleurer, aussitôt accompagnés des cris plus forts de la section des moyens. Quant aux grands, ils ouvraient des yeux démesurés de désapprobation muette.

Jean décrivait la scène à Line, pâle, immobile dans son angoisse, alors que son imagination se cognait aux questions comme un papillon nocturne ébloui par la lampe. « Où sont-ils ? Pourquoi ne pas m'avoir réveillée ? »

- Elle a parlé ? interrogea-t-elle enfin, d'une voix sans timbre.

Le garçon partit d'un petit rire haut perché, étouffé par habitude dans le creux de sa main.

- Plutôt mourir ! Tu la connais. Elle a continué à dire qu'elle ne savait pas. Et, ils disaient pourtant qu'ils avaient des preuves...

- - Quelles preuves ?

Jean haussa ses maigres épaules, fronça un petit front soucieux : - Des coquilles d'œufs qu'ils auraient laissées sur place après leur repas.. Et pour conclure d'un ton grave : Tu parles ! Les coquilles d'œufs, c'est à tout le monde !

Linde était seule. Lorsque Max vint la voir, il la trouva réfugiée dans l'obscurité de l'étable, assise entre les pattes de la chèvre, le chevreau blanc sur les genoux.

- Ils reviendront dans quelques jours, annonça-t-il simplement.

- Ils sont tous partis, murmura la fillette sans l'entendre. Gordon, Béline et même Rachel. Ils sont partis...

Et pointant un index accusateur en direction du fenil, sans prononcer les prénoms qu'interdisait Anna : - Tous...

Il n'eut qu'à s'accroupir et tendre les bras pour la recevoir tout contre lui, frissonnante comme un oiseau apeuré. Du fond de son désespoir, les mots se bousculaient, toujours les mêmes : » Ils sont partis... »

Tout d'abord il se garda de parler, la berçant en silence, comme une toute petite fille qu'elle était, puis à petits mots tendres murmurés, chantonnés, dans le désordre blond de ses cheveux, il se voulut rassurant. Et elle, petite fille perdue dans un monde trop lourd pour elle, qu'elle ne comprenait pas, de frotter son front contre la veste de laine rêche pour effacer ce chagrin qui l'alourdissait, retenant de toutes ses forces l'ailleurs qui, malgré ses efforts, s'estompait un peu plus chaque jour. Une grande avenue bousculée par le vent, au bout, la trouée bleue frangée d'écume blanche... Inévitables, le port, le rire des mouettes, l'appel des sirènes. Et cette jupe qui danse au soleil sur de minces talons... Cette main dans la sienne et, plus haut, plus loin, encore plus loin, ce visage dont la blondeur s'étirole, dont le regard se décolore, se dilue comme une aquarelle...où s'attarde encore un sourire aux lèvres rouges...

Autour d'eux, plus de soleil, de rues bruyantes, mais l'odeur ammoniacquée de l'étable aux murs sombres, le bêlement plaintif et la veste de Max aux senteurs de forêts...

C'était toujours la même impuissance qu'il détestait. Une larme voulu poindre. Dans la pénombre, il laissa faire, l'essuyant d'un revers de main.

- Il ne faut pas leur en vouloir, dit-il. Il ne fallait pas que tu saches... Ce sont des affaires d'adultes...

Line agrippée à son cou, ne répondait pas.

Alors, l'enfant assise sur son bras, il se redressa, nicha d'un geste tendre la petite tête au creux de son épaule.

- Allons voir, dit-il à mi-voix, je crois que Tante Palmyre a fait des chaussons aux pommes.

- V

Depuis quelques jours, Jacques ne dormait plus dans la paille. Pour lui, Anna avait installé un lit dans une chambre de plain-pied, creusée à même la roche contre laquelle s'appuyait la maison. Aidé de béquilles procurées par Max, il sautillait sur son unique jambe. L'autre, celle qu'il n'avait plus, « *Ta jambe morte* », disait Line, laissait le pantalon vide. Alors, Anna avait replié ce côté inutile, le piquant d'épingles à nourrice.

A suivre

FEUX CROISES épisode 8

Le jeune homme se remettait lentement, avec des lèvres pâles et de grands cernes sous des yeux d'encre de Chine. « Maigre à faire peur » colportait la rumeur. Lait de poule, miel, fromages de chèvres, soupes grasses composaient ses menus.

Line et son cahier bleu, Line et ses bavardages alimentaient ses distractions. « Il est souvent triste, confiait-elle à Anna. Sa jambe doit lui manquer. »

Près de la cheminée, la nuit tombée, dans le vieux château, lieu de leurs rendez-vous, l'absence envahissait la pénombre.

Gérard avait donné de ses nouvelles, un ami d'un ami les avait transmises. Il avait rejoint une troupe de F.F.I. dans le Champsaur. Avec eux, il participait au sabotage des voies ferrées, des lignes téléphoniques. Ils préparaient l'arrivée des alliés. De Paul, on ne savait rien. Et ce rien pesait lourd. Il les rendait muets, repliés sur leur inquiétude sans vouloir la partager de peur de la multiplier. La mort était là, dans les mémoires, dans les attentes, sans jamais dépasser leurs lèvres. Pour ne rien dire, ils avaient des mots de tous les jours, ceux qui parlaient du temps, du vent et de la pluie, de la chasse et le mutisme d'Emile.

Béline, Gordon et Rachel avaient quitté le pays. Aidés des membres du réseau, ils étaient partis en direction des Pyrénées.

- Vous êtes certain... avait demandé Gordon, pris de panique au moment du départ.
- Je réponds de Melon comme de moi-même, avait répondu Max avec un sourire. Et changeant de ton, serrant la main de l'homme d'une poigne solide : - Rassurez-vous. Il s'agit d'un nom d'emprunt.

Melon était un petit homme jovial, à la voix de stentor, à qui rien ne paraissait impossible. Sa jeunesse aventureuse l'avait privé d'un œil alors qu'il était mousse sur un cargo en partance pour Calcutta. A l'occasion son métier de charcutier lui permettait de dispenser d'utiles conseils sur la préparation des saucisses. Et pour l'heure, sa qualité de représentant en boyaux de porc lui faisait sillonner les routes, tout en assurant des

liaisons entre les réseaux de résistance. Il lavait dû quitter Aix-en-Provence à la hâte, grillé, selon son expression, pour se réfugier à Nice, dans un couvent de bonnes sœurs auxquelles il avait tu une partie de ses activités. Continuellement à la recherche de nouvelles sources de faux papiers, il avait réussi à convaincre le consul polonais de Marseille, puis le consul lituanien d Aix-en-Provence, de lui fournir des passeports.

- Après avoir atteint la montagne, vous serez répartis en petits groupes pour marcher de nuit, avait-il expliqué. Franchir les Pyrénées et une chose possible en cette saison et à votre âge. Et puis, nous avons de bons passeurs, des hommes sûrs !
- - Une fois en Espagne ? s'était inquiétée Béline.
- En Espagne ? Grâce au Père Pedro qui vous recevra, vous obtiendrez des visas américains, puis ce sera le Portugal avec une autre filière. Lisbonne et, au bout... le grand départ pour les Etats-Unis !
- Et si nous sommes arrêtés...avant ?
- En Espagne, si vous êtes arrêtés, vous serez reconduits à la frontière de votre choix.. Choisissez le Portugal...

Et Max les avait accompagnés jusqu'à Serres, par un chemin de terre, loin de la route où d'autres les prenaient en charge. Leur souhaitant bonne chance, il avait répondu aux remerciements avec un pincement au cœur. « C'était bien peu de chose ! » La séparation était toujours tendue, chargée d'inquiétude qu'il rejetait, mais tant d'imprévus pouvaient se produire...Si la chance le permettait, d'autres arriveraient bientôt, qu'il faudrait recevoir, rassurer à leur tour, et après ceux-là...

- Je voudrais une tombe, dit Line un soir qu'ils étaient à table.
- Que ferais-tu d'une tombe ?
- Si j'avais une tombe, je serais d'ici...

Anna constata le regard soudainement durci, les lèvres crispées de l'enfant. Elle connaissait ce front têtu, cette frange rebelle où se nichaient parfois de bien folles idées.

- - Je n'en ai pas, dit-elle simplement, en tendant une assiette de soupe que la fillette repoussa avec violence.

- Trop chaude, lança-t-elle, croisant les bras en signe de protestation. Puis se ravisant aussitôt : - Elise a promis de m'en donner une !
- Eh bien, si elle a promis ! se contenta d'approuver Anna, apparemment satisfaite.

Il était d'usage, chaque dimanche après la messe, de fleurir les tombes du petit cimetière jouxtant l'église. Rituellement, les enfants s'en chargeaient. Seule en manque de « *Chers disparus* », Line désoeuvrée contemplait cette activité de loin, avec un sentiment d'envie qui lui, gâchait sa journée. Lassée du : « Toi, tu n'es pas d'ici ! » qui l'accablait une fois de plus, l'isolant davantage, elle avait présenté sa requête à Elise : - Tu comprends, si j'en avais une...une à moi ! Je serais peut-être un peu d'ici !

- Mais tu n'es pas d'ici !

Fâchée d'avoir étourdiment prononcé une phrase blessante, Elise s'était hâtée de poursuivre : - Qu'importe, nous allons trouver !

C'était une minuscule tombe enclose de fer forgé. Albert, le fossoyeur, en ayant reçu l'ordre, avait arraché l'herbe folle qui, depuis bien des années, la plongeait dans l'oubli. Sur la croix de métal rouillé dont les perles échappées émaillaient le sol de pâles couleurs, on pouvait lire encore : « A notre petit garçon regretté. »

Aurélie s'était souvenue !

- C'était bien avant nous ! Il n'a vécu que quelques semaines...Mais leur mère l'avait pleuré des années, portant son deuil jusqu'à la mort. Pour le bonheur de la petite, les trois A la donnaient de bon cœur. Pourtant quelque chose les chagrinait : « Elles avaient oublié son prénom ! ».

Au fil de son désir, Line avait inventé son histoire. « Il s'appelait Roger. Roger son frère aîné. » Et l'histoire courait en lettres malhabiles sur le cahier bleu « petits carreaux », acheté pour la circonstance chez Nathalie. A l'encore violette s'inventait, au palais de l'enfance, un passé de douce connivence, mêlé de rires et de larmes. Mais le rêve trop fort éclata un soir

sous la lampe. « *Roger devait mourir. Il fallait qu'il meure !* » « *Alors ses joues se creusent. De grandes lunes bleues naissent autour de ses yeux. Il va mourir... Il meurt.* »

- Comme c'est dommage, regretta Anna, qui déchiffrait lentement par-dessus son épaule. Je l'aimais bien ce garçon.
- Il va mourir pour moi, dit Line tristement. Tu comprends ... Il le faut !
- Elle commence à s'habituer, annonça Anna à Emile.

Face à la haute maison des Bernard, de l'autre côté de la ruelle, en contrebas, se trouvait une maison basse, comme accroupie, chaude en hiver, fraîche en été. Une toile cirée égayait la cuisine de ses carreaux rouges et blancs. Un petit poêle en fonte noire, briqué comme un sou neuf, ronronnait très tard dans la saison, dans une douillette odeur de tartes aux pommes dominicales, de cafés au lait matinaux et de soupes au lard quotidiennes. Une maison pour deux. Elise et Marthe, mère et fille, presque identiques.

Ravie de ses quinze ans, Marthe se donnait des airs de demoiselle, pas vraiment jolie mais piquante brunette, au regard d'eau verte, au minois mobile, au sourire espiègle, ses lourds cheveux noirs relevés en chignon comme ceux de sa mère.

- Elle pourrait rendre visite à Jacques, avait proposé Anna. Quand la petite est à l'école, il s'ennuie.

Ainsi chaque jour, Marthe oubliait son ouvrage pour grimper, cœur battant, les hautes marches de pierre et le retrouver, sombre dans son pull-over bleu marine. Avec le plaisir d'un paon qui fait la roue, elle étrennait pour lui une mimique boudeuse, un haussement d'épaules désinvolte, les remplaçant par d'autres. Gestes nouveaux pour elle et vieux comme le monde de la déduction. Gestes bourgeons qui seraient fleurs plus tard, si le vent ne les emportait, et l'encreraient alors dans sa féminité.

Lui suivait le manège avec des yeux curieux. Des yeux d'enfant sans goût que la vie récupère. En sa présence, il ne se déplaçait jamais, une couverture posée sur sa jambe pour distraire à ses yeux l'horrible de sa situation. A suivre

FEUX CROISES épisode n° 9

Il parlait de son enfance à Nice, des études interrompues ; d'Arthur Rimbaud, son poète préféré. A sa demande, il récitait « Ma Bohème », dont il connaissait chaque vers. Attentive, elle buvait ses paroles, voilait ses prunelles vertes de paupières mi-closes, aux longs cils arqués et, le cœur en chamade, réclamait toujours plus. Et lorsqu'il déclamait d'une voix grave : « Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou », elle éprouvait du côté du cœur, un pincement étrange qui la laissait dolente, le regard alangui, du rose plein les joues.

D'autres poèmes la troublaient. Larmes attendries sur le jeune soldat « dormant dans un trou de verdure », jalousie de femme à l'égard de cette « Belle Ophélie ! » Belle comme la neige qui flottait dans ses voiles... Lui poursuivait sa tristesse, conscient de son pouvoir, ravi de susciter son admiration.

Et ce soir-là, Aurélie l'aînée des trois A, dit à ses sœurs : « Elise devrait surveiller sa fille !

Et Augustine de répondre : »Tu es sûre Aurélie ? »

Dans la tiédeur bleuâtre d'un jeudi de mai, Line s'en revenait, suivant la chèvre noire aux cornes recourbées. Tantôt ouvrant le marche, tantôt musant derrière, dans l'éclat blanc de sa fourrure neuve, Biquet paraissait. Autour d'eux, les arbres en fleurs allumaient le printemps. Depuis quelque temps, faisant la joie de Line, de gros bourgeons avaient déformé la tête du bouquetin. Pour leur fierté réciproque, de minuscules cornes en étaient nées. Et la fillette se plaisait à les caresser, sans se douter qu'elles étaient l'approche d'une mort annoncée.

- Que ferions-nous d'un bouc ? s'était impatienté Emile, agacé de cette idée saugrenue.
- La petite...avait insisté Anna.
- Avant de se prononcer, repoussant son béret pour lisser du plat de la main sa chevelure sombre, Emile avait longtemps réfléchi.
- La petite ... ?

Pourtant l'évidence était là, refusée par l'obstination d'Anna. « Ils n'avaient que faire d'un bouc ! » - Il faudra bien qu'elle s'habitue.

-

Comme chaque soir en sortant de l'école, avant le goûter, la visite à l'étable... Seule la Noire bêla doucement à son approche.

- Biquet ! Où est Biquet ? questionna l'enfant.

Les escaliers gravis quatre à quatre, le souffle court... La question jetée en hâte : - Où est-il ?

Dans la vaste cuisine, tout s'était arrêté. Le cœur de l'horloge semblait suspendre ses battements. Les yeux fixés sur ses mains rouges, Emile ne disait rien. Les mots, trop lourds, ne venaient pas.

Et toujours la même question : « Où est-il ? »

S'approchant de la fillette sans mot dire, Anna entoura d'un geste affectueux les minces épaules soudainement saisies de tremblements.

- Où est-il ?

Peu à peu la lueur de la lampe vacilla, l'horreur, éclatant du silence, se lut en lettres de sang sur les murs, dansa dans l'ombre du buffet, transpira dans l'eau du verre tendu.

- - Tiens, assieds-toi...Bois !

Et l'enfant fureur, à la lisière de la démence, l'enfant blessé au profond de sa chair, juge sans pardon, dont la gorge s'interdisait de respirer, refusa de boire et de s'asseoir, de vivre même dans la maison du crime... Car il y avait eu crime ! Crime de la blancheur, de la tendresse, de l'innocence ! Une atteinte à ce qui était sa vie. Une vie nouvelle, construite de promesses, de bonheurs quotidiens enfin revenus.

- -Nous n'aurions pas pu le garder Line, s'excusa Anna impuissante. Adulte, il serait devenu dangereux !

Mais Line n'entendait pas, perdue dans la douleur qui broyait sa poitrine. Détresse insoutenable que cette souffrance allant au-delà de tout. Rage

morbide contre ceux, que croyant bien connaître, elle avait maintes fois défendus. « Je sais bien qu'ils ne le tuerons pas ! Le chevreau est à moi ! » Le souffle chaud dans son cou, la langue rugueuse sur sa joue, le bêlement qui reproche, accueille ou salue gaiment. Le tronçon de queue qui frétille, en signe de joie ... La joie animale de vivre intensément chaque instant sans crainte... « Ils avaient osé ! » Alertée par les cris, Elise était accourue :

- Il faut oublier... suggéra-t-elle, navrée, à l'enfant. L'an prochain, la Noire en aura un autre !

Elle ne s'habituerait jamais, déplorait Anna, achevant son récit.

Et les trois A de conclure en chœur, d'une voix forte : - Il ne le faut pas !

- Mais comment pourra-t-elle vivre ici autrement ? se lamentait Anna.

Alors Augustine joignant les deux mains d'Anna dans les siennes, les secoua doucement en geste affectueux. –« Tu sais bien... Tu sais bien qu'elle n'est pas d'ici... »

- Mais si elle s'habitue ! s'entêtait la nourrice.
- Même si elle s'habitue... Cela ne changerait rien. Cette enfant n'est pas à toi.

A petits sanglots qu'elle ne contenait plus, Anna se laissait aller. Entièrement soumise à sa peine, à ce mal qui rongait ses entrailles, depuis des mois, et qu'elle n'était plus capable de taire.

- Pourtant Melon m'a laissé entendre.

Aurélien s'emporta : Tu n'as retenu des confidences de Melon que ce que tu voulais entendre... Mais Anna, cette enfant a une famille. Une mère qui voudra la reprendre !

Anna s'entêtait, accrochée à ses derniers espoirs comme un naufragé s'agrippe au radeau fragile dont dépend sa survie. – « La ville est sous les décombres. Marseille a été bombardée. On ne compte plus les morts ! Sans parler de ceux qui sont raflés et déportés ! Evidemment vous seules n'êtes pas au courant ! »

Ignorant la désobligeante réponse, Aurélien crut bon de rétorquer : « Je sais aussi que les Marseillais fuient leur ville et se ruent sur les campagnes. Ces

malheureux n'ont plus rien que leur vie et, par les temps qui courent, la vie ne vaut pas grand-chose. La mère a peut-être trouvé un refuge... Il faut l'espérer. Anna, sois raisonnable... Ne t'illusionne pas ! »

Sans rien ajouter, dans un claquement rageur de ses semelles de bois, Anna furieuse était partie. – « Elle reviendra la colère passée, avait dit Aurélie à ses sœurs, en guise d'excuse ».

VI

Noire, velue, hirsute était Marcelline. Sans âge, éternelle enfant, criant le plus souvent sous les coups de sa mère.

Les deux femmes occupaient une sombre mesure, hors du village, perdu dans un pli de terrain jouxtant la rivière. Deux pièces contiguës. Dans la première, au plafond bas, qu'une minuscule fenêtre n'éclairait pas, un feu quotidien, luttant contre l'humidité, cuisait la soupe. Dans la seconde, plus étroite, dépourvue de lucarne, dormait le bouc. Unique source de leurs revenus, la bête, noire à faire peur, puissante et dangereuse, dégageait une odeur nauséabonde appréciée des femelles du canton. Une chaîne l'arrimait à un anneau scellé dans la muraille. Line n'aimait pas s'aventurer dans les parages, pourtant, chargée de porter quelques œufs aux deux femmes, elle s'exécutait parfois, un mouchoir imbibé d'eau de lavande sous le nez.

Et du plus loin qu'elle la voyait, Marcelline, attachée comme un chien au bout de sa corde, débordant de joie, hurlait, se roulait par terre en signe de bienvenue.

- Pourquoi ? avait questionné la fillette en désignant le lien.
- Elle s'échapperait pour aller Dieu sait où ! avait répondu Berthe, je n'ai plus l'âge de lui courir après.

Et Marcelline de tenter une approche, esquissant un sourire grimace, tendant une main aux ongles terreux.

Je peux ? Si elle te griffe, tu l'auras voulu, disait Berthe avec un haussement d'épaules. Ce soir, c'est la pleine lune !

à suivre

FEUX CROISES épisode n° 10

Certains jours, une Marcelline de miel pouvait caresser, lécher même la main tendue. D'autres, le regard d'encre noire, filtrant entre ses cheveux, forçait Line, observant un certain recul, à jouer l'indifférence. Les enfants du village s'en moquaient, les plus hardis lui jetaient des pierres, de loin, qui le plus souvent, ne l'atteignaient pas. Dans sa démente, Marcelline jouissait d'un respect que la peur inspirait.

-Un jour, elle la tuera, disait souvent Aurélie.

-Laquelle tuera l'autre ? s'étonnait Augustine

-Il n'est pas toujours besoin de geste pour tuer, soupirait l'aînée.

Comme un vent de folie, la nouvelle courut, tout d'abord chuchotée de bouche à oreille, de maison en maison pour aboutir chez eux dans un fracas d'obus. « Marseille était bombardée. Marseille était en ruines ! » Les hochements de tête accompagnant sa route laissèrent Line perplexe.

-La voilà orpheline, entendait-on.

Tout à son inquiétude, Anna fit appel à Max. -Comment l'expliquer à Line sans l'alarmer ?

Et Max, selon son habitude, prenant la fillette sur ses genoux, essaya de décrire la situation. - Tu sais que les Allemands sont à Marseille, avança-t-il. L'enfant approuva d'un lent hochement de tête. - En ce moment, ils démolissent de vieux immeubles, dans un quartier que tu dois peut-être connaître... Tout près du Vieux-Port, je crois qu'il s'agit du Panier...

Les yeux de Line eurent une lueur étrange, comme si elle s'interdisait de répondre, de penser à ces petits immeubles longeant les ruelles étroites qu'elle connaissait bien. Elle sauta vivement des genoux de Max pour se réfugier sur ceux d'Anna, entourant le cou de la jeune femme de ses bras serrés. Le passé la fuyait, il se dépouillait chaque jour davantage, délayant ses couleurs, perdant ses odeurs, et elle se sentait incapable de le retenir. Il fallait laisser faire. A l'inverse, chaque jour, le présent s'étoffait de nouvelles habitudes dans

lesquelles elle se sentait bien, protégée entre les bras d'Anna et les conseils d'Emile.

C'est tout ce que j'avais à te dire, dit Max, tapotant affectueusement la petite tête blonde.

-

Le soir, chez Nathalie, dans la vaste salle d'auberge, groupés dans un silence recueilli autour du gros poste de T.S.F., les hommes écoutaient une voix lointaine métallique, presque inhumaine, leur annoncer : « Les Français parlent aux Français. » Il s'ensuivait des phrases de toutes sortes, apparemment dépourvues de sens, qui éclairaient les visages ou les assombrissaient. Max tournait le bouton et, dans le silence revenu, « l'Angleterre n'est pas vaincue », disait-il, « ce qu'il faut, c'est l'aider à passer l'hiver. Ce à quoi Louis répondait : - Le débarquement des alliés approche.

Max donnait alors des ordres brefs, sans réplique. Il connaissait ses hommes depuis toujours, ayant grandi avec eux, les avait choisis pour leur sang-froid, leur dévouement, leur amitié. Cependant il craignait l'imprévu, cet espace-temps qui pouvait faire basculer l'opération la mieux montée. Le tir inutile, la grenade de trop. Non, il n'en voulait pas. Pour être efficace, il fallait s'en tenir aux ordres comme il le faisait lui-même. Uniquement aux ordres. Agir et se retirer dans l'ombre, la tâche accomplie. Il n'ignorait pas que, secrètement, quelque chose se préparait outre-Manche. Mais il était trop tôt pour en parler.

Main dans la main, ils allaient sur la route bordée de peupliers. Une brise légère caressait leur visage, avant de grimper plus haut se jouer de ces milliers de feuilles qui, ivres d'être oiseaux, battaient de l'aile un temps et se résignaient à n'être que feuillage quand le souffle farceur s'éloignait.

Max avait taillé ses cheveux, ses joues étaient encore rose du feu du rasoir. Ils quittèrent la route pour grimper le raidillon conduisant au hameau.

Line trotta dans ses chaussures neuves, en toile blanche à semelles en pneu de vélo, confectionnées par Louis. Dans sa main libre, un petit cahier bleu et quelques fleurs des champs cueillies pour Eva.

-Tu crois qu'elle aimera mes fleurs ?

Le printemps tout d'abord tardif, avait submergé la nature de ses bienfaits. Pas un talus qui ne soit herbu ou fleuri. Les oiseaux revenus l'annonçaient de piaillements aigus, s'affairant à leur nid endommagé par l'hiver.

Selon son habitude le docteur Eva Urman les accueillait sur le pas de la porte, en robe légère, près du corps, soulignant ses formes d'adolescente. Pleines de lumière, ses boucles accrochaient le soleil. Elle aimait recevoir ces inséparables, sans vraiment savoir si l'un sans l'autre l'aurait intéressée. Il y avait toujours une raison à leurs visites.

L'impatience de l'enfant pour Max : « Elle voulait vous faire lire ce qu'elle a écrit. »

Pour Line : -« Les œufs frais de Max qui ne pouvaient attendre. »

A l'ombre tendre du gros tilleul, la jeune femme sortait trois chaises de bois en ronde sage autour d'une petite table vite couverte d'une serviette à carreaux. Elle proposait un sirop de sa composition à Line, une infusion à Max, qui, bien que ne l'aimant pas, pour rien au monde l'aurait refusée.

L'herbe poussait en liberté autour de la maison qu'elle occupait. Max se promettait de la couper. Longeant les murets, la joyeuse exubérance d'un rosier au feuillage sombre installait, par habitude, des grappes de minuscules bourgeons qui, durant la belle saison, couvriraient de blanc la clôture. Une vigne vierge grimpant de ses petits doigts crochus, à l'assaut de la façade l'escamoterait bientôt sous un manteau de feuilles vert tendre.

-Il faudrait que je la taille, proposait-il. Bientôt vous ne pourrez plus ouvrir les volets.

-Voyons ce que tu as écrit, demandait Eva.

Et Line silencieuse, le cahier tendu comme une offrande, attendait le verdict, le souffle court, les tempes bourdonnantes, en se tordant les doigts. Seul

l'écoulement de l'eau de la fontaine proche faisait entendre un murmure qui ne cessait ni jour, ni nuit.

- Bien ! C'est très bien ! disait Eva. Il faut continuer ! Se tournant vers Max : - Quels progrès !

- Jacques la fait travailler.

- Ne va-t-elle pas à l'école ?

- Elle préfère garder les chèvres, répondait-il en souriant.

- Emile et Anna laissent faire ? Max, avec un léger haussement d'épaules en signe d'excuse, s'était expliqué : Line n'est pas leur fille.

- Orpheline ? - La mère n'a plus donné de nouvelles...

Le temps passait trop vite. Pendant que Line et Pauline jouaient près du saule aux feuilles couleur de lune, encouragé par le silence de la jeune femme, Max parlait comme il ne l'avait jamais fait.

- Ne vous y trompez pas, précisait-il, je suis un homme de paix souffrant de l'injustice de son époque. Un homme qui rêve... Pour l'instant, mon imagination ne m'aide pas, regrettait-il. Les nouvelles que j'entends sont désolantes, il n'est question que de ruines, de bombardements, de gens affamés. En fait, je suis un homme en désordre, s'excusa-t-il, toujours partagé entre des idées nouvelles qui me semblent bonnes, et mes habitudes dont je ne sais pas me défaire.

- Pas de femme ?

La question directe le prit de court, il ne sut que répondre : - Pas vraiment. Pas d'enfant non plus !

Il avait craint son notaire de père et adorait sa mère. - Une femme admirable mais qui n'aurait pas laissé de place à une bru...

- Pas d'études ?

-Si... L'internat à Gap et des années de droit à la Faculté d'Aix-en-Provence. Il évoqua son désir de vivre à Paris, annonce mal reçue par son père, avança une excuse. - Ma sœur s'était mariée l'année précédente... à suivre.

FEUX CROISES EPISODE 11

- Attendez, n'ajoutez rien ! Vous n'êtes pas parti.
- Un peu déçu d'être ainsi découvert, il baissa la tête pour se soustraire à l'éclair moqueur de son regard et précisa : - J'ai pris le temps de visiter la capitale, de tomber amoureux, d'entrevoir Mistinguet au casino de Paris, Joséphine Baker dans la Revue Nègre au théâtre des Champs-Élysées...
- Vous avez vu Joséphine Baker ?

Découvrant ses dents régulières, il sourit au joli souvenir :- Vêtue d'un simple pagne de bananes, elle dansait le charleston.

Plus tard, la maladie du père, les longs mois d'agonie... Et le retour pour seconder sa mère désemparée après le décès. -Il fallait gérer l'Etude notariale dont j'ai hérité, les fermes, les troupeaux dont mon père s'était toujours occupé.

- Et pendant ce temps-là, la jeune fille...

Max flâna un court instant dans ce passé à présent dépourvu de regret. Le rejeta avec un demi-sourire adressé à lui-même. - C'était une fille de la ville qui ne se serait pas plu ici.

- Et vous ne regrettez pas ? avança-t-elle doucement.
- Non. Les regrets empoisonnent la vie ... Et je ne crois pas être fait pour le mariage.
- Les premières amours sont souvent douloureuses, insista Eva.

Il l'enveloppa lentement de son regard aux reflets d'argent pâle.

- Il est regrettable qu'elles ne nous vaccinent pas...soupira-t-il.

Un malicieux sourire égaya un instant les rides d'Aurélie : - Max est amoureux, annonça-t-elle, au déjeuner d'un ton grave.

Augustine retint son souffle : - Tu es...

- Evidemment qu'elle en est sûre : la coupa Armandine, la joue déformée par la tartine de miel dans laquelle elle mordait goulûment.

Au château, l'effervescence régnait. Comme chaque année à la même époque, Palmyre et Elvyre, coiffées de paille, armées de sécateur, taillaient leurs grands *Rosa Centifolia*. Confitures et gelées étaient au programme. Et les roses aux « cent feuilles », en roulant leurs grosses têtes décapitées, exhalaient un parfum suave, soutenu et miellé. Pour leur plus grande joie, les bâches, étendues sur le sol, se couvraient de choux roses, énormes aux pétales comestibles. Il y en avait tant de ces fleurs doubles, rondes, globuleuses, s'ouvrant sur une couronne de longues étamines ! Et comme chaque année, Elise, appelée en renfort, se chargeait de l'ouvrage sous leurs recommandations émaillées d'histoires usées d'être répétées.

- Les Anglais les appellent « roses choux ». Nous les appelons « rosiers de Provence », c'est beaucoup plus élégant, disait l'une.
- Sais-tu, Elise, que cette rose était connue des Romains et avant eux des Grecs ? renchérisait l'autre.

Et plus tard, à l'ombre, assises jambes écartées, tout en effeuillant la précieuse récolte sur leur grand tablier de toile blanche :

- Les pommes ! As-tu pensé à dire à Max qu'il nous faut des pommes pour la gelée ? interrogeait l'une.
- - Comme toujours, acquiesçait Elise mi rieuse.
- - Une fois de plus, par manque de sucre, nous en ferons moins qu'avant la guerre ! regrettait l'autre. Mais tu auras ta part !

-

La rumeur courait toujours très vite au village. Tout d'abord, elle s'échappait de la grand-salle du café de Nathalie pour se poser, chuchotante, sur le rebord de la fontaine près de quelques seaux en attente et, les récipients remplis d'eau mousseuse, allait se disperser, chemin faisant, à qui voulait l'entendre. Sitôt délestée de sa charge liquide, la rumeur redoublait de vitesse. Faisant halte au lavoir, elle ébaudissait les lavandières et, d'un pied léger, s'égayait dans les vergers, s'envolait à grands cris par-delà les clôtures. Sur l'herbe douce des prés, tout le jour, cette nouvelle-là dansa, vibra dans l'air brûlant, sauta les guets, grimpa les raidillons, descendit les sentes pour s'inviter le soir venu, à bout de souffle mais heureuse, autour des tables des fermes les plus éloignées.

Trois mots embaumaient le soir : « *Ils ont débarqué !* ». Pour cette circonstance, il y eut partout une bouteille tirée de l'ennui de la cave, un jambon sorti de son lit de cendre de bois, un gros pain rond cuit à point. Tout était prétexte à la joie. Les alliés avaient débarqué sur les plages de Normandie ! Une armada de cinq mille navires et cent trente mille hommes ! La veille, des parachutistes avaient été lâchés derrière les lignes ennemies ! A l'intérieur, les réseaux de résistance s'activaient !

VII

Au bout d'une allée de noyers, le château se présentait dans toute l'élégance de sa façade sud. Un corps de logis rectangulaire à deux étages flanqué de deux tours carrées, aux fenêtres hautes et alignées dans le style Renaissance, donnait sur une vaste terrasse aux balustres de pierre. Le tout était précédé d'un parc où les buis, qui naguère ordonnaient un jardin à la française, n'étant plus taillés, se laissaient aller à leur fantaisie, empiétaient sur les allées envahies d'herbes folles, se hissant du col pour gober le soleil. Parfois, quelques pivoines éclataient d'un coin d'ombre, leurs lourdes têtes penchées jusqu'au sol, comme pour attirer l'attention d'Elvire et de Palmyre qui régnaient en souveraines sur ce charmant désordre.

Au nord était réservée, précédée d'une vaste cour pavée, l'entrée charretière. Haute porte cloutée, à deux battants, par laquelle Max recevait ses amis.

La clochette actionnée annonçait une visite. Sans oser pénétrer sous le porche sombre, un garçonnet lançait à pleine voix :

- Max, ils sont là ! Les Américains sont arrivés !

L'air s'était alourdi d'une odeur de lavande, distillée par le gros alambic niché tout en bas, les pieds dans la rivière. Depuis l'aube, sans relâche, hommes, femmes, enfants, tout ce qui pouvait s'armer d'une faucille, avait coupé les fleurs bleues. Il ne restait plus que des bataillons de touffes vertes lancés à l'assaut des collines en rangées régulières. Autour, tondus de leur floraison blonde, les prés chauves se brûlaient au soleil. A l'ombre, inlassablement la fontaine chantait d'une eau claire, fraîche comme un

glacier. De sa bouche de bronze, mille petites voix en notes argentines, déversées dans l'auge moussue, contaient à qui voulait l'entendre, ce là-bas, ce là-haut, ce long chemin obscur que la source avait parcouru.

Ils étaient arrivés en fin d'après-midi. Claquements de volets violemment repoussés, appels, cris d'exclamation : « *Ils sont là !* »

Dans un nuage de poussière ocre, un camion, une jeep, avaient déboulé en grand fracas sur la petite place. Les enfants accourus, se pressèrent autour des inconnus, mains tendues, vite remplies de friandises. A leur tour, timidement, les femmes tendirent leur tablier, relevé en corbeille, aux rations gourmandes : conserves, sucre en poudre, pain de mie. En retrait, bras croisés sur la poitrine, les hommes surveillaient la scène.

Nous ne sortirons pas nos chaises ce soir, avait recommandé Aurélie.

- Mais...réagissait Armandine. Tout le village sera là !

Fin cordon-bleu, Nathalie s'était mise en cuisine. Pressée devant son fourneau, elle avait réquisitionné pour la circonstance les âmes de bonne volonté. Omelettes aux lardons, salades, fromages de chèvre étaient au menu. Les hommes en voulaient toujours plus. Le vin rendait les voix plus fortes, les joues plus rouges. Elise, Anna et Marthe couraient de la cave au poulailler à la recherche de quelque denrée oubliée. On avait même tiré de la cendre de gros saucissons de l'hiver précédent. En robe beige et tablier blanc, Marthe occupait tous les regards. Ses cheveux noirs en chignon, son teint clair, sa bouche cerise et sa taille fine étaient une invite. Après le repas, une courte pause sembla apporter le calme. Deux hommes repus s'étaient assoupis, affalés sur leur chaise, deux autres dormaient profondément, un bras replié sur la table leur servant de coussin. Dehors, le grand ciel d'été avait sorti ses étoiles mais la chaleur étouffante de ce mois d'août refusait encore de lever le siège. Comme chaque soir, Emile, Max et Louis espérant une bouffée d'air frais, s'étaient assis sur le banc de pierre près de la fontaine. Assourdis par son eau, ils fumaient en silence. Soudain il y eut un cri léger, un cri d'animal effarouché.à suivre

FEUX CROISES épisode n° 12

Une tape sur la main vagabonde, suivie d'un autre cri de protestation. Des mots inconnus, des rires gras, un débordement de gestes inquiétants. Marthe s'échappa de la poigne qui tentait d'enserrer sa taille pour courir vers la porte. Coupant sa retraite, un homme grand et fort s'interposa. Elise, vive comme l'éclair ouvrit la porte-fenêtre donnant sur la terrasse avant de se jeter toutes griffes dehors sur l'agresseur de sa fille. – Cours, ordonna-t-elle.

Rapide, la jeune fille s'échappa, abandonnant sa mère. Nathalie, alertée, ordonnait à son tour : - Cours jusqu'aux ruines.

Augustine en poste derrière les volets poussa un petit cri, vite étouffé par sa main. – Tu as vu, Aurélie ?

-Non répondit l'aînée. Je n'ai rien vu.

-Mais moi j'ai vu.. Marthe s'enfuir...

- Il fait bien trop sombre pour y voir quelque chose. Allons nous coucher.

Dans la salle de l'auberge, les lourdes assiettes de faïence bleue prirent leur envol pour atterrir en éclats sonores sur le plancher. A grandes taches sombres, les verres maculèrent les murs blanchis à la chaux, avant de se briser en plaintes légères. Piétinés, les restes du repas jonchèrent le sol parmi les débris. Son tablier déchiré, Elise résistait toujours à la brute. Ses lourds cheveux en désordre cachaient son visage en sueur. Son souffle devenait court. Lorsqu'il la renversa de tout son poids sur la table, sa main, tâtonnant, rencontra une bouteille. La saisissant par le goulot, dans un dernier effort, elle lui en asséna un violent coup sur le crâne. Alors l'homme, la bouche grande ouverte, roula des yeux surpris et sous sa brusque poussée, s'effondra sur le sol.

Sur des jambes activées par la peur, Anna prévenait les hommes.

-Vite, vite, ordonnait-elle. N'entendez-vous pas ?

Une main sur le cœur, chancelante, Elise les vit entrer avec soulagement. Cependant, deux hommes dégrisés attendaient les arrivants. D'entrée, Emile comprit qu'il fallait frapper le premier. Son poing puissant visa le nez. L'adversaire accusa le coup, secoua la tête, du sang plein les mains. La seconde fois, Emile frappant de toute sa force de forgeron, visa le menton. Alors l'homme vaincu battit l'air à grandes brassées vides avant de s'écrouler. Et d'un, pensa Emile.

Répugnant à se battre, Max lança pourtant un violent coup de tête dans la poitrine de celui qui lui faisait face et Louis finit la besogne armé d'une chaise qui ne supporta pas le choc.

Des larmes plein les yeux, les trois femmes constataient le désastre.

- Quel gâchis, soupirait Nathalie.

Le don d'aplanir les difficultés revenait à Max depuis toujours.

- Nous allons renvoyer ce joli monde d'où il vient, dit-il avec une grimace qui se voulait sourire.

Et sans se concerter davantage, les trois amis prirent un à un les hommes et les déposèrent, ivres de vin et de coups à l'arrière du camion.

- Lesquels vont pouvoir conduire ? s'inquiéta Anna.

Louis remplit un seau d'eau fraîche et le jeta au visage de l'un d'entre eux, toujours à terre. L'homme, en partie dégrisé, eut un sursaut. Mu par un puissant réflexe, proférant des paroles incompréhensibles, il se leva pour se diriger, titubant, vers la jeep.

- C'est bon pour celui-là, dit Max Il nous faut trouver l'autre.

Dans la salle restait un tout jeune homme dormant comme un nouveau-né, grisé sans doute dès son premier verre. Il fallut deux seaux d'eau pour le remettre sur pieds. Celui-là ne s'était pas battu. Aussi, Emile prit-il son bras, le posa sur son épaule avec délicatesse et, le soutenant par la taille, le portant presque, l'installa au volant du camion. « Et voilà l'autre ! » grommela-t-il pour lui-même. Et s'adressant au garçon qui ouvrait de grands yeux sans comprendre : Ca ira ? demanda-t-il.

Dans la nuit, les phares réveillèrent les vieux murs, dérangèrent les oiseaux nocturnes. Les véhicules, cahotant dans les ornières du chemin, débouchèrent sur la route sombre avant de disparaître dans ses méandres qui s'élançaient jusqu'au col des Tourettes.

On entendit, au loin, le bruit des moteurs maltraités qui heurtait le silence, les reprises malhabiles rapportées par l'écho qui les multipliait de rocher en rocher. Un grand silence s'établit entre les hommes et les femmes cette nuit-là. Les mots étaient superflus. Elise et Max cherchèrent longtemps Marthe. Ils la trouvèrent, terrorisée, dans les bras de Jacques.

Plus tard, un cri déchira la nuit et les glaça d'horreur.

- Tu entends, demanda Anna réfugiée contre Emile.
- J'entends... Un renard qu'ils ont du écraser.

VIII

Marcelline a rompu ses liens ! Marcelline a disparu !

Depuis l'aurore, Berthe avait couru les prés. « *Elle aime se rouler dans l'herbe !* » expliquait-elle. Folle d'inquiétude, elle avait exploré les berges de la rivière : « *Elle est attirée par l'eau !* » Enfin ses mains qu'elles tordaient en signe d'impuissance, après tant de ronces écartées, étaient en sang. « *Les mûres la rendent folle !* » expliquait-elle.

Sa voix, lasse d'appeler, était devenue rauque. Pourtant, les mains en porte-voix, des larmes plein les joues, elle criait encore : « *Marcelline reviens !* » Et la brise légère du matin, emportant ses paroles, les gonflait, les enflait toujours plus haut, toujours plus loin, comme une prière, prenant le ciel à témoin. « *Reviens Marcelline...* ». Au fil des heures, son cœur plein d'amertume se fit pesant comme une pierre, la prière devint menace : « *Marcelline ! Si je t'attrape je te tue !* » Et l'écho assurant la relève, de rocher en rocher, martela la sentence : *Je te tue...ue..ue !* »

Sans bruit comme de bons chasseurs qu'ils étaient, Emile et Louis s'étaient mis en recherches. Il fallait trouver Marcelline sinon la mère allait devenir folle. Max, sollicité, s'était joint à eux.

- Patience Berthe, elle ne doit pas être loin, disait Louis.

- Quelle raclée elle va prendre, promettait Berthe à bout de souffle. Crois-moi, elle s'en souviendra. Me faire ça à moi, sa mère !

Et puis là-haut dans un virage, près du col des Tourettes, des flèches de soleil traversant le feuillage désignèrent une tache sombre. Deux pieds terreux dépassaient d'une jupe marron. Les bras écartés comme un crucifié, Marcelline, dos au sol, fixait le ciel d'un œil vide. Du sang coagulé maculait son front comme une couronne d'épines. A sa vue, les trois hommes se signèrent. Dans leur dos, un hurlement retentit. Telle une furie, Berthe se précipitait sur le cadavre, le secouait avec force.

- Marcelline ! Marcelline, regarde ce que tu as fait !

Et de crier sa peine, d'arracher ses cheveux. Mais ce dialogue avec la douleur n'était plus supportable.

- Calme-toi Berthe, ordonna Louis. Elle ne t'entend plus !
- Je vais l'attacher, répétait la mère, martelant de ses poings fermés la poitrine d'Emile qui l'avait ceinturée. Laisse-moi faire. Je vais l'attacher et je te jure qu'elle n'est pas près de recommencer !

Dans le cimetière, tout là-haut, passé les ruines du vieux château, derrière l'église au toit de tuiles roses toutes dorées de soleil, on avait creusé la terre. Marcelline aurait sa tombe, près de celle de Roger. Line promit de la fleurir chaque dimanche.

- Je ne pourrai pas monter la voir, regrettait Berthe en reniflant. Le cimetière est trop loin. - Je vous promets, répétait Line.

Berthe se calmait un temps, suivant le cercueil de bois blanc de sa fille. Porté sur des épaules d'hommes, il brinqueballait par l'étroit chemin sillonnant les ruines. Sur leur passage, des bribes de passé s'éveillaient, soulevant de grandes bouffées de chagrins qui s'enroulaient autour des cous comme des écharpes de peine. Alors les pas, devenus malhabiles, trébuchaient, glissaient, butaient contre les cailloux lisses. Le soleil chauffait à blanc les vieilles pierres parmi lesquelles un vent fou avait semé des graines de monnaie-du-pape. Mélancoliques restes de l'éphémère, des fenêtres appuyaient contre le bleu du ciel de grands yeux vides où se glissait parfois un nonchalant nuage.

A suivre

FEUX CROISES épisode n° 13

- Tu feras bien attention, recommandait la mère à voix basse, essuyant une grosse larme. Elle craint la nuit.

Lorsque l'amour se faisait gémissements, elle pleurait en sourdine, peinant sur le chemin. Comment pourrait-elle vivre avec cette absence ? Cette absence qui l'étouffait déjà ? Quand son délire la reprenait, repoussant la réalité, elle débitait geignarde : « C'est qu'elle est maligne ma Marcelline. Elle pourrait s'échapper. » Et pour finir, hurlait : « Elle ne pense qu'à s'échapper, vous le savez bien ! »

Edifiée en grès au cours du XVème siècle, l'église Saint-Arnoul tenait encore debout, bien droite parmi son troupeau de ruines. Ses portes étaient grandes ouvertes. Lourdes portes à deux battants, grises de pluie, ferrées de clous rouillés. Le prêtre, un vieil homme édenté, au visage couperosé, les attendait. A l'approche du cortège, il descendit les marches du porche et vint à leur rencontre. Alors, Berthe redoublant de fureur, se mit à hurler.

- Vous ne pourrez pas la garder ! Elle n'aime pas le bon Dieu ! Elle s'échappera !

Il fallu trois hommes pour la maîtriser et l'emporter, la bave aux lèvres et les yeux révulsés.

- Tu n'aurais pas dû y aller, reprochait Anna. Ce n'était pas ta place.
- Marcelline, je l'aimais bien, répliqua Line.
- A présent, te voilà toute retournée, les yeux bouffis !
- Laisse-la faire. Les larmes ça va, ça vient, grommela Emile à l'abri de son journal, grand ouvert devant lui.

Puisque la guerre était finie, Louis qui cumulait les fonctions d'aubergiste et de maire, promettait une fête. « Une fête avec un grand bal ! Tout comme avant la guerre. » Il y aurait deux musiciens. Un vieil accordéoniste aveugle qui n'avait pas son pareil pour faire virevolter les couples sur « *La valse brune* » de Vincent Scotto et un jeune clarinettiste, adepte de jazz, pour ravir la jeunesse sur les

notes de Glen Miller. Avec des titres aux accents inconnus, il rêveraient d'ailleurs sur « *In the Mood* » et « *Moonlight serenade* ». Comme toujours, les femmes étaient chargées d'annoncer la nouvelle. Quant à Nathalie, aidée d'Elise, elle préparerait ses bonnes tartes aux prunes dont elle gardait le secret.

- Il n'y aura pas de fête, affirmait Aurélie. C'est beaucoup trop tôt.
- Cinq ans sans fête, c'est long, s'insurgeait Augustine, avec un regain de vivacité.
- Il ne doit pas y avoir de fête, s'écriait l'aînée prise de colère.

Jacques avait écrit à ses parents. Une longue lettre difficile à rédiger. Il expliquait ces mois de silence forcé, ses nouveaux amis. Il ne doutait pas que ses parents aimeraient ceux qui l'avaient entouré durant sa maladie. Il ne parla pas de Marthe.

XI

En provenance de Serres, le vieux car jaune et bleu s'arrêtait une fois par semaine, à dix-huit heures précises, face au lavoir. Porteur de nouvelles que lui confiait la Poste, il ravitaillait également le village en grosses miches rondes récoltées en cours de route chez le boulanger de l'Epine. Les passagers étaient rares, les voyages onéreux. L'homme et la femme qui en descendirent étaient des citadins. Déléguée pour les recevoir, Line les identifia aussitôt. Ils empruntèrent à sa suite le chemin qui grimpaît là-haut chez les Bernard, à la limite des ruines.

- Je pensais voir Jacques, dit la mère déçue.
- Avec des béquilles, le chemin n'est pas pratique !

Le couple se consulta du regard. – Des béquilles ? Dans sa lettre, il n'en parlait pas, dit le père.

Appuyée du front contre la vitre de sa fenêtre, les bras croisés sur la poitrine, Anna guettait leur arrivée. - Les voilà, dit-elle. Veux-tu que nous te laissions ?

- Restez au contraire, demanda Jacques d'une voix blanche. Ils ne savent pas ...

- Tu n'as rien dit dans ta lettre, soupira-t-elle sans étonnement.

Jacques se taisait et son épais silence incommoda Anna. Le garçon baissait la tête comme un enfant pris en faute en attente de punition. D'un geste affectueux, Emile tapota son avant-bras : Dans ce cas, nous restons, dit-il.

De part et d'autre on esquisssa des sourires crispés. A leur entrée, Jacques se leva, un peu déséquilibré sur son unique jambe. La couverture glissa à ses pieds. D'émotion, le cœur de la mère se serra. Son visage devint cireux. Etouffant une plainte derrière sa main.

- Comme tu as grandi, réussit-elle à articuler. Te voilà un homme à présent.
- C'est un homme, renchérit le père d'une voix grave.

Précipitamment, Anna poussa une chaise dans sa direction sur laquelle il s'affaissa lourdement et, pour combler le silence qui s'installait entre eux, proposa du café. Ce n'était que de l'orge grillé par ses soins. Elle s'en excusait . « Du café, on n'en trouve plus par ici et depuis longtemps. »

La mère assise tout près de son fils miraculeusement retrouvé, le contemplait avec des yeux avides, des yeux qui ne pouvaient s'en détacher de crainte de le perdre à nouveau. Il y avait tant de questions sur ses lèvres, tant de souffrance, de bonheur à rattraper qu'elle pétrissait ses deux mains dans les siennes comme pour se prouver qu'elle ne rêvait pas.

- Jacques, répétait-elle tremblante, mon petit Jacques. Comme tu as dû souffrir.
- Il nous a beaucoup inquiétés, dit Anna. Mais son courage l'a sauvé.

Alors seulement, comme par cette brèche ouverte, les questions s'engouffrèrent. Contenues trop longtemps, elles déferlèrent. Le ton monta. Jacques leur devait des explications. « Son départ... Une fugue pour eux ! Sans raison autre que celle de la jeunesse, de l'inconscience. Et puis ce long silence durant lequel ils l'avaient vainement attendu. Désespérément cherché... Et pour finir, cru mort ! »

Sous les reproches, Jacques se taisait, brusquement redevenu le petit garçon d'autrefois qui rêvait de liberté. Un bruit de pas dans l'escalier attira

l'attention. Les gonds de la porte gémirent, le loquet émit une plainte métallique, et Maître Desnoyers, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon gris, se présenta. A son entrée, le père se leva...

- Je suis très heureux de faire votre connaissance dit-il la main tendue.

Brusquement la présence de Max renversa les rôles. Le temps n'était plus aux reproches. Il fallait parler de mérite, de reconnaissance. Il démontra, avec des mots simples, que leur fils, comme tant d'autres jeunes Français, était passé sans transition de l'enfance à l'âge des responsabilités. Il apaisa leur colère.

- En France, il s'est trouvé des hommes pour lutter contre l'occupant et votre fils fait partie de ceux-là, dit-il. Appuyant fortement sur le « votre ». Soyez certains que je déteste la guerre et toute sorte de violence, mais face à l'horreur il fallait réagir.

- Jacques aurait dû nous en parler, répliqua le père à demi convaincu.

- Auriez-vous accepté son envie de combat ? Compris la certitude de la victoire qui l'animait ? L'auriez-vous laissé partir ? interrogea Max, sans cacher son doute.

- Je ne le pense pas, dit le père.

Loin de ce débat, la mère reprenait des couleurs, pleurait doucement mêlant son chagrin à celui de son fils. Sa souffrance aux siennes, sa gêne à la sienne. – C'était encore un enfant, dit-elle, essuyant ses yeux. Comprenez-vous ? Un enfant ?

Max hésita à s'avancer sur un terrain aussi délicat. Il se savait incapable de faire admettre à la mère que, loin d'elle et sans son aide, son fils était devenu un homme. Il choisit d'ignorer la question pour poursuivre à l'adresse du père : Et le connaissant bien ce garçon-là, je suis certain qu'il a préféré éviter une scène difficile.

-La blessure ? demanda ce dernier, désignant d'un coup de menton la jambe de son fils.

Max réfléchit un court instant. Il opta pour le silence. Mettant fin à la conversation, il se leva. Et, se tournant vers l'intéressé : Jacques vous racontera cela beaucoup mieux que moi, dit-il. A suivre

FEUX CROISES épisode 14

Sur le seuil de la porte, il crut bon de préciser : Sachez cependant que nous avons tout fait pour le garder en vie.

Lorsqu'il se retrouva dans la ruelle, levant les yeux au ciel, il constata que le vent du crépuscule l'avait rincé de tout nuage. La voie lactée, comme un grand voile de tulle, semblait flotter, irréaliste, dans le bleu sombre de la nuit. Silencieux, un ballet de chauves-souris valsait au-dessus de sa tête. « C'est par des nuits semblables qu'il a dû composer ses Nocturnes », pensa-t-il. « Chopin était-il un ensorceleur ou un ensorcelé ? »

Louis s'était mis en quête d'un électricien. Pour éclairer le bal, qui devait se terminer tard dans la nuit, il fallait des lampions, des guirlandes traversant la route, devenue piste de danse pour un soir. Raymond avait accepté de bon cœur. Il se chargerait de la besogne. C'était un solide garçon à la carrure impressionnante, habitant le hameau voisin, tout réjoui par l'idée de faire danser sa promise.

Les femmes, le cœur rajeuni, la tête hérissées de bigoudis de métal, révisaient leur modeste garde-robe, promettaient de confectionner des chaussons aux pommes, des choux à la crème et quelques-unes proposaient même des îles flottantes.

Line et Max, main dans la main, se rendaient chez Eva pour lui annoncer la nouvelle.

- Viendra-t-elle ? se demandait la fillette.

Max, tout à ses idées, n'écoutait pas le bavardage de l'enfant. Depuis quelque temps, il ne pouvait chasser de son esprit le départ d'Eva. Et cette seule pensée le bouleversait. Sa quarantaine passée lui reprochait d'être amoureux. Pire, il se trouvait stupide. Cependant, toute prudence l'ayant quitté, il s'enfonçait avec lucidité dans cet état. Aussi ce matin-là, bien avant le lever du soleil, avait-il pris sa décision. Selon son habitude, Eva offrit son infusion à Max, son sirop à Line. Avant de se consacrer à Pauline, la fillette, fermant les yeux, savoura à

petites goulées le sirop de mûre et ce spectacle mit leurs yeux de bonne humeur. Après le départ des enfants appelées par la Mère Blanche, Max se livra d'un seul trait. Un moment, son regard resta accroché au feuillage, de peur de lire sur le visage aimé, l'amorce d'un refus qu'il s'était pourtant préparé à entendre. Eva ne dit rien. Un silence nouveau s'installa entre eux. Un silence estival, blond d'abeilles, de roucouades, de notes d'eau que l'Oule, à quelques mètres en contrebas, solfiait parmi les roseaux. Ce fut elle qui le rompit. - Max, murmura-t-elle, s'emparant de sa main posée sur la table : Je suis touchée...

Elle parvint à captiver les prunelles grises qui, renonçant à fuir, s'arrimèrent au bleu des siennes. Il sourit du mot. Plein d'espoir, il la contempla de l'œil et du cœur confondus, la jugeant un peu perdue, encore plus désirable dans ce trouble qui rosissait ses joues. - C'est un refus ? parvint-il à articuler.

- Comment refuser un homme tel que vous, Max ! Il faudrait être folle !

Le cœur de Max fit une pause. Son espoir tournait en rond. - Alors c'est oui... dit-il à bout de patience.

Une infinie tristesse s'empara d'Eva. « Je ne peux vous répondre. »

Baissant les yeux, la jeune femme s'échappa un instant pour reprendre d'une voix calme, un peu lointaine, qu'il ne connaissait pas. - Je ne suis pas libre.

Il eut un haut-le-corps de surprise, se fit reproche.- Vous n'en avez jamais rien dit ! Pour aussitôt changer de ton : Il est vrai que vous ne parlez jamais de vous.

- Que vous dire ? dit-elle. Tête baissée, des larmes au bord des cils : Que je ne devrais pas être ici ? Tant de choses se sont passées...

Eva, passant une main sur son front, reprit son souffle.

- Lorsqu'en septembre trente neuf, les Allemands ont envahi la Pologne, je n'étais pas à Varsovie, mais au chevet d'une amie d'enfance, dans un village près de Lyon.

Comme elle, Olga était médecin.

- Nous avons fait nos études ensemble. Bien qu'elle ait épousé par la suite un Français et qu'elle vive en France, nous ne nous sommes jamais

perdues de vue. C'était pour moi comme une sœur. La sœur que j'aurais aimé avoir.

Face à l'interrogation muette de Max, elle reprit : Un jour, Pierre, son mari, m'a écrit. Olga vivait ses derniers moments et désirait me voir. J'ai longtemps hésité avant de partir. Déjà, en mars, les troupes allemandes étaient entrées à Prague...

Max approuva de la tête. Tout à ses souvenirs, Eva ne pouvait réprimer un léger tremblement. - Le pacte de non-agression signé entre l'Allemagne et la Russie ne laissait rien présager de bon. Mais Marek... mon mari, se reprit-elle, a insisté pour que j'aille à Lyon. Ses parents garderaient notre petite Iréna jusqu'à mon retour.

Elle fit une courte pause avant d'avouer ce qu'elle ne cessait de se reprocher. – Je n'aurais pas dû... Mais Marek était persuadé qu'il n'y aurait pas de guerre... Que l'Europe ne laisserait pas faire Hitler et Staline... Je me suis laissé convaincre. Et puis, il y avait ces lettres de Pierre, de plus en plus désespérées...

Elle s'était tue, aux prises avec ses remords qui ne cessaient de la torturer. Ce fut lui qui relança le dialogue : Vous n'avez pas pu revenir ?

- Non, dit-elle. Je suis restée plus longtemps que prévu auprès d'Olga. Très vite les événements se sont bousculés. Hitler a envahi la Pologne. La France a déclaré la guerre à son tour. J'ai su par les journaux que Varsovie était bombardée, rasée même, que l'hôpital où je travaillais avait brûlé..

Eva s'absenta dans une houle de souvenirs douloureux, le regard fixe, les lèvres serrées, de lourdes larmes inondant ses joues.

- On ne comptait plus les morts... J'étais comme folle...Comprenez-vous ? Je n'avais qu'une idée, rejoindre Iréna...
- - Et ? murmura Max.
- - Et il a fallu le bon sens de Pierre pour me ramener à la raison. Il m'était impossible de retourner en Pologne...

Un gros sanglot qu'elle tenta d'étouffer, l'interrompit.

- En qualité d'étrangère, je pouvais devenir suspecte. Chaque jour des réfugiés affluaient, venant de toutes parts... Des bruits couraient... Il se disait que des traîtres renseignant l'ennemi, se trouvaient parmi eux. Il régnait à Lyon une grande incertitude. Certains parlaient de ville ouverte. C'est-à-dire fréquentable pour les réfugiés qui campaient déjà sur les boulevards, dans le parc de la Tête d'or, dans les collèges, les lycées. La Mairie, quant à elle, suggérait le départ des familles. En gare de Perrache, les trains étaient pris d'assaut... L'ennemi approchait toujours. Alors, au loin, avaient brûlé les dépôts d'essence, et ceux de munitions sauteraient aussi.

Grossissant le flot humain avançant sur les routes encombrées de convois militaires, Eva avait pris le chemin du sud sur lequel régnait la grande peur. Cette peur qui faisait fuir la population de ville en ville à mesure que l'armée allemande était annoncée, grossissait des villages tranquilles et les vidait aussitôt aux mots de : « Ils arrivent ».

- J'ai suivi les routes bordant l'Isère, me mêlant aux gens épuisés venus du nord-est. Il y avait aussi des soldats en débandade, certains de pouvoir rejoindre leurs corps dans les casernes de Vienne ou de Valence...

Eva s'était tue. Emu jusqu'aux larmes, Max serrait ses mains douces et fragiles dans les siennes. Il lui semblait retenir un oisillon prisonnier. Au-dessus d'eux le tilleul déployait son filet de fraîcheur d'où descendait l'odeur forte des fleurs oubliées.

- Vous ne m'avez rien confié, reprocha-t-il doucement. Vous m'avez toujours laissé parler, parler...Alors que vous aviez tant de choses à dire. Je suis impardonnable, j'aurais dû me douter...

Posant son index sur les lèvres de Max : Surtout pas d'excuses entre nous, dit-elle, prenant une inspiration avant de poursuivre : A Valence, j'ai recueilli Pauline. Et j'ai continué à avancer, poussée par la foule.. Il y avait toujours des soldats sans armes, des civils perdus, comme fous et des automobilistes pressés. Certains disaient que les routes étaient bombardées. Toujours affamée, Pauline pleurait beaucoup. Je ne trouvais pas de lait pour la nourrir. Souvent les fermes étaient désertes..... A suivre

FEUX CROISES épisode n° 15

C'était décidé, les parents de Jacques, bien que pressés de rentrer chez eux, prolongeaient leur séjour jusqu'à la fête. Marthe tremblait à l'idée du départ mais n'osait s'en ouvrir au jeune homme. Elise savait par Anna que Jacques ferait partie du voyage. - Il faut lui parler, avait suggéré Anna. - C'est à Jacques de le faire !

Anna doutait fort que le jeune homme dévoile à ses parents son idylle. Comme toujours, Max se chargea de l'affaire. - Une affaire d'homme, dit-il simplement, dont je voudrais vous entretenir. Le père plaisanta : - Une amourette comme nous en avons tous connu, crut-il bon de dire avec un clin d'œil.

- Il y a plus qu'une amourette, rétorqua Max. Marthe a beaucoup aidé Jacques. Votre fils n'aurait sans doute pas retrouvé l'envie de vivre sans elle.
- - Dois-je comprendre ?
- Qu'il faut les marier, asséna Max sans ménagement.
- Les marier ? Mais mon fils n'a aucune situation, un handicap important...
- Il n'est pas question de situation dans ce cas précis ! Jacques pourra reprendre des études s'il est aidé. C'est un garçon solide sous une apparente fragilité.

Désarmé, le père s'était retranché dans le silence, comme absorbé par ses pensées qui se bouscuaient. - Que me conseillez-vous ? dit-il soudainement abattu.

- Rien dit Max. Faites le bonheur de votre fils tout simplement. La petite attendra. Elle est entourée, aimée, elle comprendra. Mais ne tardez pas trop cependant.

- Vite, criait Line. Vite Eva ! Il faut venir tout de suite !

Assise sous le gros tilleul qui la dorait de lueurs blondes, Eva crayonnait un portrait de Pauline. Entre ses doigts habiles, le crayon esquissait la rondeur de la joue enfantine caressée de soleil, les boucles fauves captant la lumière. Sous son crayon précis, le visage au regard rieur rehaussé de cils drus, éclatait de bonheur.

- Quel tapage, dit Eva. Line pourquoi une telle excitation ?
- Raymond ! hurlait la fillette à bout de souffle. Il est tombé ! Louis croit qu'il est mort ! Il faut venir !

Lorsqu'elles arrivèrent, rouges d'avoir couru, le cercle s'élargit pour leur livrer passage. - Que s'est-il passé ? demanda Eva.

- Je tournais le dos...il venait de monter, expliquait Louis pour la énième fois, désignant l'échelle de bois accolée au pylône électrique. J'ai entendu un bruit mat. Le bruit du corps sur la route... Quand je me suis retourné, il était là, étendu sur le dos, les yeux grands ouverts. J'ai appelé : « Raymonde, Raymond.. » mais il n'a pas bougé.
- L'avez-vous touché ?
- Oui, secoué même...

Eva retint le : »Vous n'auriez pas dû » inutile. Elle s'agenouilla, posa sa tête sur la poitrine du grand corps inerte, guettant l'improbable battement. Sous les regards inquiets, elle se redressa à demi, fit non avec la tête à l'adresse de Louis et, toujours à genoux, ferma les yeux du jeune homme. La main, qu'elle avait glissée sous la nuque de Raymond, quand elle la retira, était rouge de sang.

- C'est fini, murmura-t-elle, en se relevant. J'ai craint tout d'abord une électrocution... La chute a causé le décès. Il y eut les cris des femmes, la course des enfants à travers les ruelles dispensant la terrible nouvelle. « Raymond est mort, » entendait-on de toutes parts.
- Je vous le disais qu'il était trop tôt pour faire la fête ! Trop tôt !
- Pourquoi ne pas l'avoir dit ! reprochait Augustine.
- Le dire ? A qui ?
- Aux autres... A Louis...
Louis ne m'aurait pas écoutée.
- - A Max !
- Les hommes ne croient que ce qu'ils voient Augustine ! Et ils ne voient pas plus loin que le bout de leurs pieds ! Max n'est pas une exception.
- - Tu aurais dû...

Frappant le sol de sa canne : « On ne m'aurait pas crue ! » lâcha l'aînée rancunière. « On ne me croit jamais... Il y a bien des années, lorsque j'ai dit

au père de Max qu'en épousant Elvire, il épouserait aussi sa sœur. Parce qu'on ne sépare pas des jumelles... Il m'a ri au nez ! Et à la naissance de Max, lorsque Palmyre est venue voir son filleul et n'est plus repartie ! Personne n'a jamais dit que j'avais raison ! Je savais pourtant que cela se passerait ainsi. On a préféré jaser, dire que le notaire avait deux épouses ! »

- C'était vrai ? s'étonna Augustine.
- Bien sûr que non ! Je travaillais chez eux à l'époque et je peux te dire que Palmyre était bien trop folle pour envisager une telle situation et Elvire pas assez pour l'accepter ! Non ! Elles se sont liguées contre Maître Desnoyers... Lui ont empoisonné la vie...

Devenue silencieuse, Aurélie sembla happée par ses souvenirs, qu'elle abandonna pour poursuivre : - A tel point qu'il a acheté une voiture pour se rendre à Gap.

- A Gap ?
- Oui ! Il y a d'abord ouvert une nouvelle étude et par la suite, rencontré une nouvelle femme !
- - Et Elvire ?

D'un brusque mouvement d'épaule, Aurélie rejeta l'inquiétude de sa sœur :

- Au début, elle n'a rien su... Et par la suite, comme le mal était fait, elle a accepté.
- - Accepté quoi ? s'étonna Augustine.
- Emilie, la sœur de Max... Enfin sa demi-sœur. Pour voir revenir son mari, Elvire a accepté l'enfant dont la mère ne voulait pas.

L'esprit léger d'Augustine ne suivait plus l'histoire. - Comment faisait-il pour reconnaître sa femme ? demanda-t-elle songeuse. Elles se ressemblent tellement.

De sa main, Aurélie étouffa un petit rire. – C'est ce qui faisait jaser. Tu penses, les bonnes langues avaient de quoi s'activer...

- Je crois le savoir, répondit la cadette. Palmyre sent la lavande et Elvire l'eau de fleur d'oranger !

-

XI

Max contemplait le ciel. Immense. D'encre bleue éblouissante d'étoiles. Un ciel à perdre pieds... Où il faisait peut-être bon vivre. Au loin, comme un immense puzzle, les champs noyés de lune s'ordonnaient avec des couleurs étouffées presque uniformes. Adossé au château, il était assis sur un banc de pierre usé par des générations qu'il sentait vivre en lui comme autant de racines l'arrimant au passé. Allongeant ses longues jambes, il se laissa aller à la détente de son corps un peu las.

Autour de lui s'étirait la lourde bâtisse construite depuis toujours, lui semblait-il. Imposante demeure aux murs épais avec ses dépendances en basse-cour, hangars, poulaillers, clapiers, plus loin les écuries. En contrebas, après le verger, de l'autre côté de la route, se devinait la rivière. Un petit pont de bois l'enjambait d'un bond, offrant au chemin le plaisir d'entamer l'ascension de la montagne de Maraysse. Chemin des courses folles de son enfance. Il ne comptait plus ses départs, à l'assaut de ce promontoire gigantesque de calcaire gris blanc, découpé de toute sa masse contre le ciel. A l'aube, dans la lumière tremblante de brume, son chien sur les talons, il s'en allait alors, guidé par une folle idée : escalader Maraysse. Au départ, le chemin se fauillait, griffé de ronces tendres, tendu de toiles d'araignées émaillées de rosée. Un regard en arrière l'assurait de la présence du château perdu dans la verdure. Au fil de sa montée, le village éteignait ses bruits, escamotait ses toits, laissant la parole aux oiseaux nichés dans un fouillis d'arbres. L'entrée de la forêt proposait au regard quelques troncs, terrassés par l'hiver, gisant comme des corps géants entravant le passage. A l'ombre des grands mélèzes, vêtu de bruits furtifs, l'air se faisait plus lourd, et certains vieux arbres rabougris prenaient des allures effrayantes. Les cailloux roulaient sous ses pieds d'enfant, rendant sa marche difficile. Alors, comme une marée sombre, les histoires des veillées montaient en sa mémoire, ameutant les loups, les génies et autres fées malfaisantes rôdant depuis toujours en ces lieux isolés.

Enfin, il y avait toujours eu les appels d'Aurélié, inquiète de ne pas le trouver dans son lit qui, seuls, avaient motivé son retour. Cette course éperdue qui le faisait se réfugier, à bout de souffle, rouge de confusion, entre ses bras. « Quelle idée Max ! Vouloir aller tout seul là-haut ! Attends d'être plus grand et tu iras, avec ton père, plus tard... Plus tard ! Deux mots à proscrire ! C'était tout de suite qu'il fallait y aller. A suivre

FEUX CROISES n° 16

- Qu'auras-tu de plus après ? s'emportait le père. Et Max d'avouer rougissant : - Je voudrais voir ce qu'il y a derrière.

Et le père de rire, d'un grand rire d'homme aguerri per le temps et que rien n'étonnait plus. : Ecoute fils, avait-il dit. Derrière, il y a des forêts, des champs et des maisons. Et il y a des hommes, des femmes qui élèvent des enfants. Des chiens, des chats. Tout comme ici ! Quand tu seras plus grand et si tu le veux toujours, nous irons ensemble, mais par la route. Il avait pris un temps pour réfléchir avant de promettre : Nous attellerons le buggy et nous ferons le voyage !

Ils n'avaient jamais pris la route ensemble, pour contourner Maraysse, le temps ne l'avait pas permis. Le buggy dormait sous la poussière, ses bras levés au ciel. Le vieux cheval était mort de vieillesse, aussitôt remplacé par « Rosalie », une berline Citroën bicolore dont l'odeur d'essence lui donnait la nausée. Après tout, ce n'était rien. Rien qu'une promesse pour calmer un caprice d'enfant.

Dès son plus jeune âge, Max avait craint son père, redouté son odeur d'homme. Une odeur de forêts humides, mêlée de tabac et de cuir où se nichait parfois un relent de bêtes sauvages. Hors de son Etude, le grand chasseur n'avait pas son pareil pour traquer le sanglier dans les épais fourrés, tirer la grive dans l'aube rose ou surprendre le lièvre friand de thym. Et Max qui détestait le sang se troublait face à cette virilité ainsi affichée. « Tu sens, reprochait-il parfois, repoussant son père à deux mains. »

Il y avait bien longtemps que Max ne songeait plus à cette époque. Ce retour sur l'enfance, cette remontée de souvenirs étaient peut-être un signe de vieillissement. Idée désagréable qu'il rejeta aussitôt. L'été s'étirait, n'en finissait plus de doré la campagne qui, de toutes ses brûlures, aspirait à la pluie. Les roses, succédant aux roses, emplissaient la pénombre d'une odeur miellée. Une odeur de femme... Il pensa à Eva. Si douce dans sa féminité presque enfantine, ses gestes lents et précis. Soudain, couché à ses pieds, son épagneule tressaillit. Sortie de l'ombre, tout en bas, il la vit apparaître dans une trouée claire. Sous sa poussée, la lourde grille gémit. Elle avait mis sa robe bleue dont le tissu léger, plaqué contre son corps, en soulignait les longues

jambes, les seins menus, haut placés. Au rythme de sa marche, ses boucles indociles dansaient sur ses épaules, comme poudrées d'un peu de lune.

- Vous ? souffla-t-il, pour lui-même, en s'arrachant du banc.

Il traversa la terrasse à longues enjambées, descendit les marches de pierre, s'approcha incrédule, sans se presser, de crainte de la voir disparaître. Elle s'était immobilisée près des pivoines. Et comme il en avait si souvent rêvé, Max prit son visage entre ses mains pour le contempler. Sous l'effet de la lune, la peau si fine prenait un velouté laiteux, les yeux, d'un bleu tendre, brillaient d'un éclat métallique. Sans mot dire, il l'attira vers lui et baisa longuement ses lèvres offertes. Elles étaient chaudes, douces, un peu crispées. Alors pris de vertige, il ferma les yeux.

- Venez, souffla-t-il, comme une prière, esquissant un pas en direction du château.

L'attrait était trop fort. De nouveau, leurs lèvres s'unirent. Un long frisson parcourut la jeune femme, la soudant à Max. Et lui, tout à son désir, referma les bras sur l'offrande, étonné du corps gracile qui épousait le sien sans retenue.

- Entrons, dit-elle à son tour.

De ses bras vigoureux, il la souleva de terre pour gravir les marches de la terrasse. Elle lui fit un collier de ses bras. - Max... Avec fougue, la bouche de Max écrasa la sienne, éteignant toute explication. Vaincue, elle renonça, posa sa tête sur son épaule et, réfugiée contre son torse puissant, sentit son cœur s'emballer. - Il y a si longtemps, avoua-t-elle dans un soupir. Je crains de ne pas...

A son réveil, Max était seul, il étira ses membres avec un bien-être animal. Une plaque de soleil, glissée entre les volets, allumait le plancher où dansait la lumière. Il sauta du lit et le tableau qu'il aperçut de la fenêtre le remplit de bonheur. Accoudée à la balustrade, inondée de lumière blonde, Eva l'attendait. Il eut un franc sourire de bonheur pour cette chevelure d'un blond cendré, moirée de mèches d'un or plus clair qui scintillait au soleil. Un beau matin se dessinait, s'installait du mieux qu'il pouvait dans la douceur de l'air comblé d'odeurs que la rosée avait réveillées.

- Viens, dit-elle, l'entraînant vers la maison.

La cuisine s'ouvrait sur la terrasse, vaste pièce grossièrement dallée, aux solives noircies de nombreux feux de bois. Dès son réveil, Eva avait tiré du buffet de jolies tasses blanches fleuries de roses pâles qu'elle avait déposées sur une nappe blanche brodée d'initiales rouges au point de croix. L'ombre se jouant des couleurs, teintait de vert le regard qu'elle leva vers lui.

- Tu as sorti la vaisselle de ma mère ! lança-t-il amusé.

Le tutoiement caressa le cœur de la jeune femme autant que la chaleur des mains de Max sur sa peau nue. Elle s'accorda une longue pause et se mit à sourire à sa pensée avant de le questionner. - Je n'aurais peut-être pas dû ?

- Au contraire !

Son rire, ouvert à pleines dents, avait une rondeur contagieuse. Soulagée, elle lui répondit. Ils déjeunèrent de bon cœur, mordant la même tartine, buvant à la même tasse comme deux enfants insoucients.

- Elise est venue ce matin, dit Eva, redevenue sérieuse. Ma présence a paru la gêner, elle est repartie aussitôt.

Max approuva : - Elle vient chaque matin en effet. Pour entretenir la maison.

- Seulement la maison ? émit-elle, non sans malice.
- Sans elle, dit-il riant de la question, la maison serait à l'abandon. Ma mère et ma tante ne sont plus que deux charmantes dames incapables de faire autre chose que des bouquets, des tartes et des confitures.

Soudainement rêveuse, elle appuya sa joue contre son épaule, à cent lieux de leur propos. – Je dois partir bientôt, murmura-t-elle.

Ignorant la déclaration, il proposa une promenade.

Longeant la rivière, ils allèrent plus loin que le petit pont de bois, suivirent l'étroit chemin qui musardait sous une lumière verte apportée par les saules poussant à l'envie. Certains, comme des femmes en pleurs, mêlaient leur longue chevelure à l'eau claire : Je dois partir, répéta-t-elle, se serrant contre lui de tout son corps.

Elle avait parlé d'une voix ferme dans le but de se faire mal. Une dureté tournée contre elle, sans autre but que de se convaincre. Il posa sa joue sur la masse de ses boucles, se soula de leur odeur sans retenue.

- Qui peut changer le cours des choses...murmura-t-il, avant de se reprendre. Je n'ai pas ce pouvoir, mais il est, à mon avis, encore trop tôt pour partir. Laisse d'abord la paix s'installer.
- Je n'ai aucune confiance en Staline, avoua-t-elle en se dégageant avec une légère grimace. La Russie n'a jamais été l'alliée de mon pays.
- De Gaulle a eu une entrevue avec lui, rétorqua Max. Un accord sera peut-être trouvé. Il me paraît clair que le socialisme est le mode de vie que désire la majorité des nations.
- Un châtelain socialiste ! souligna-t-elle, non sans moquerie. Voilà qui est surprenant.

Son rire précéda la réponse, un grand rire parti du fond du cœur, celui d'un homme presque heureux.

- Non ! Pas toi, protesta-t-il. Il fut un temps où être noble était devenu une tare. Serai-je coupable d'être ainsi taré ? Même Rousseau, notre grand Jean-Jacques, se méfiait de la noblesse héréditaire. Il lui préférait une aristocratie élective ! Il appuya ses dires d'un franc sourire, pour reprendre : -Je ne me sens responsable de rien. A vingt-cinq ans, j'étais libéral mais intolérant ! A quarante, me voici réfractaire pour certains, surprenant pour d'autres ! Pourtant, je pense être toujours le même.

Un besoin de vie légère s'empara d'Eva. Elle baissa la voix pour lui confier : - J'aurais aimé que la vie avec toi soit plus longue. Tu m'as appris à aimer les hommes, le partage, le bonheur.

Ces paroles le comblèrent. Il marqua un temps avant de lancer : - Ce qui sous-entend que tu m'as pardonné ? - Depuis longtemps.

Eva baissa la tête, redevenue pensive. – On doit apprendre la clémence. J'ai toujours regretté de n'avoir pas su pardonner mon père...

- Qu'avais-tu à lui reprocher.
- Des tas de choses dont ma mère l'accusait.
- Mais encore ? à suivre.....

FEUX CROISES épisode n° 17

- Notamment de l'avoir trompée. Et j'ai eu la faiblesse de la croire.

Son triste petit rire sonna comme un regret, elle joignit les mains et ferma les yeux aux souvenirs qui ressurgissaient avec une telle vivacité. – On prend toujours le parti de l'opprimé ou de celui qui se fait passer pour tel... N'es-ce-pas ?

- En général oui...la rassura-t-il. Et ce n'était pas le cas ?

Son regard clair s'offrit à la question de Max avec franchise.

- Je ne sais pas au juste... trop jeune à l'époque pour être objective, j'ai tranché et choisi ma mère.
- Tu n'as plus revu ton père ?
- Non, dit-elle avec un mouvement de tête. Je me suis obstinée, j'ai refusé de le rencontrer, de répondre à ses lettres.

Par la suite, elle avait appris, de l'un de ses élèves, qu'atteint d'une maladie incurable, il s'était suicidé. : Dans la salle où il opérait. Par intraveineuse.

- De quoi souffrait-il ? demanda Max
- Parkinson... C'est une maladie neurologique affectant le système nerveux central, crut-elle bon d'ajouter. Elle se manifeste par un tremblement de repos, des troubles du tonus, par la suite une akinésie... Ses grands yeux débordaient de larmes : Il n'aurait plus été capable d'opérer... Et pour lui, je crois que c'était la seule chose qui comptait.
- - Ta mère ?

D'un léger haussement d'épaules, elle chassa le souvenir, lâchant sèchement un :

- Vite remariée... Et de plus avec un ami de mon père ! qui en disait long sur sa déception.

Un silence s'établit, alourdi de pensées tristes qu'elle se décidait enfin à lui livrer.

C'était la fin de mes études... poursuivit-elle, en essuyant ses larmes au mouchoir blanc qu'il lui tendait. J'ai rencontré Marek. Musicien, artiste de

toute son âme. Mon contraire... Nous nous sommes mariés et j'ai compris très vite que j'avais fait une nouvelle erreur. Elle eut un petit sourire contrit, un regard en biais, se moquant d'elle-même, avant d'ajouter d'une voix étouffée par sa peine. - Comme tu le vois, j'en commets beaucoup.

A son tour, il se força à sourire, l'enlaça étroitement et, lentement, comme une prière, psalmodia dans ses cheveux :

« Quand l'amour s'en va, l'espoir fuit...

L'amour fait songer, vivre et croire.

Il a pour réchauffer le cœur,

Un rayon de plus que la gloire,

Et ce rien, c'est le bonheur ! »

- C'est beau, dit-elle.
- Victor Hugo. Je pourrai te prêter le recueil.

- Quand donc cesseras-tu de mentir ? demanda Elvire.
- Je ne mens jamais, je brode et n'invente que rarement, reconnut sa sœur. - Nuance ! persifla Elvire.
- - Exactement ! J'invente à ma guise ce qui me plaît, selon les jours et mon humeur. Les rêves sont toujours bons à prendre du moment qu'ils m'éloignent de la réalité.
- - Et si par hasard, on ne te croyait pas ?
- - Primo, j'ignore le « on » dont tu parles, secundo il m'est égal que l'on me croit ou non, et tertio aujourd'hui je dis la vérité !

Sur ces mots, Palmyre fit une courte pause pour l'unique plaisir de lire, dans les yeux de sa jumelle, l'envie grandissante d'en savoir davantage. Contre toute attente, le regard d'Elvire se voulait muet.

- Donc, reprit Palmyre, j'affirme pour l'avoir vue de mes yeux, qu'une femme est ici.
- - Tu parles d'Elise,
- Il n'est pas question d'Elise !

Cette fois, Elvire ne put retenir son étonnement. Elle fronça de fins sourcils en signe de réflexion :

- Voyons un peu, une femme autre qu'Elise, chez nous ? Anna ? avança-t-elle, avec une petite moue d'incertitude.

Le sourire triomphant, Palmyre démentait d'un mouvement de tête. -Je ne vois pas, déclara sa sœur penaude, avant d'ajouter, non sans souffler son agacement : - Tu inventes, voilà tout ! Et une fois de plus !

Alors la vieille demoiselle, prenant sa sœur par la main, la tira, trotinant derrière elle, jusqu'à la cuisine et désignant d'un geste théâtral les restes du déjeuner préparé par Eva : - Vois ! Je n'invente pas !

- Oh ! s'exclama Elvire, enfin convaincue. Mon service à café ! Et tu sais... Evidemment...je sais ! - Qui ? - La Polonaise !

Les yeux d'Elvire, d'ordinaire escamotés à demi sous ses paupières tombantes, apparurent arrondis de curiosité. Une telle nouvelle concernant son fils, si tôt dans la journée, la rendait chancelante. Elle dut s'asseoir ! - Dieu du ciel, murmura-t-elle, d'une voix étouffée par la stupéfaction et, joignant les mains : - Une Polonaise...

- Pourquoi mêler Dieu à tout ça ? s'emporta Palmyre.
- - C'est que... Nous avons déjà eu une polonaise dans la famille...

C'était au tour de Palmyre de s'étonner : Une Polonaise, dans la famille ? Première nouvelle ! - Une Polonaise, reprit Elvire, il y a longtemps...

- Autant me confier tout de suite ce que tu me raconteras plus tard, s'emporta sa sœur. Ne finasse pas, gagnons du temps.
- C'est qu'il s'agit d'une sombre histoire que les familles préfèrent oublier. Cette Polonaise avait tourné la tête d'un de Bellefont et, il s'est pendu.
- Pendu ?
- - Oui, approuva Elvire à mi-voix, s'assurant de leur intimité par un regard circulaire. Les parents n'ont rien voulu entendre. La belle était sans le sou...
- Et cette lamentable histoire remonte à quand ?

- Oh ! hésita Elvire, balançant la tête de droite à gauche. Il y a...bien longtemps. Peut-être cent ans ... Peut-être plus...
- Ma pauvre sœur, se moqua Palmyre. Généralement, avec toi, les nouvelles ne vont pas vite ! Mais celle-là aura mis plus de temps que les autres ! J'ignore de qui tu la tiens !
- - De ma belle-mère, feu la mère de Félix ! se rengorgea Elvire.

Palmyre prit un temps pour regarder sa sœur, son exacte réplique. Nul besoin de miroir pour se contempler, regretta-t-elle une fois de plus.

D'un naturel sans grâce, elles avaient traversé le temps de façon identique. Physiquement, l'arthrose avait déformé les mêmes doigts, les années avaient ridé les mêmes joues, blanchi les mêmes tempes, courbé le même dos ! Mais les cœurs étaient différents. Ils l'avaient toujours été. C'était elle qu'aurait dû épouser Félix Desnoyers. Elle, qui l'aurait rendu heureux, qui l'aurait aimé, retenu... Mais il n'avait pas compris. Les hommes sont souvent incapables de trouver leur route. Et quand deux chemins se ressemblent à ce point, il y a de quoi perdre le plus malin. Elle s'était jouée quelquefois de leur ressemblance, en toute honnêteté, à petits mots sans importance et en riait encore à l'insu de sa sœur.

- Vous avez ce soir un esprit que je ne vous connais pas, avait murmuré le jeune fiancé, surpris et charmé, en lui baisant la main.
- Mais vous ignorez tout de moi, mon cher Félix...

Que ce temps était loin. Pourquoi diable fallait-il quand elle y pensait, qu'il revienne rosir ses joues comme alors ?

- Palmyre ! Palmyre, s'inquiétait sa sœur face à son silence.
 - Alors reprenant pied comme au sortir d'un rêve, l'œil sévère et la parole sèche : - Un conseil, lâcha-t-elle l'index pointé en direction de son double. Cette nouvelle, replace-la dans un coin de ta tête où tu l'avais nichée ! Oublie-la et n'en parle à personne. Et surtout, surtout pas à Max !
- à suivre

-
-

FEUX CROISES N° 18

XII

Jacques était parti...

Le car de l'aube l'avait emporté au loin, vers cette ville inconnue dont il aimait parler à Marthe. La mort dans l'âme la jeune fille avait juré d'attendre son retour, et, confiante, s'était installée dans l'attente. Double attente... Celle de l'enfant et celle du père. La première un peu plus chaque jour arrondissait son ventre sous le regard attendri de sa mère, et celui plein d'envie d'Anna. La seconde faisait battre son cœur, la précipitant sur le pas de la porte dès l'annonce du pas lent du facteur. Et c'était jour de fête lorsque la missive arrivait. Lettre attendue avec impatience, déchiffrée avec délice et conservée à l'abri des regards comme un trésor inestimable. -Parle-t-il de son retour ? s'inquiétait Anna. - La petite ne dit rien... - Tu aurais dû avoir une conversation avec le père. - Pour lui forcer la main ?- Non, simplement le mettre au courant. Tout à ses pensées doucement fatalistes, Elise se retint de répondre. Et dans un grand soupir : - Il est au courant... Mais il est beaucoup trop tôt pour parler de retour... Laisse-lui le temps...

-Le temps qu'il en épouse une autre ! Tu veux donc que ta fille ait le même sort que toi ?

D'un regard d'encre noire, Elise toisa son amie : Ce n'est plus la même époque. Les choses ont changé...

-Rien ne change, rétorqua Anna. Un homme reste un homme et un enfant sans père, si beau soit-il, est un bâtard ! -Je t'interdis, s'emporta Elise.

Les trois A se perdaient en suppositions.

- Il reviendra, disait l'aînée, qui se voulait rassurante.
- Quand ? s'insurgeait l'impatient Armandine.
- Quand l'enfant sera né, prédisait Aurélie, avant de disparaître, comme escamotée par un énorme bol de faïence bleue.

Durant des mois, Anna avait chassé de son esprit l'intolérable idée que la mère, un jour puisse écrire... Et ce jour-là, un jour apparemment ordinaire, voilé d'une pluie fine, sans éclaircie envisageable tant le ciel était bas, l'enveloppe trembla

entre ses doigts, comme agitée par la peur qui la submergeait toute. Une peur irréprouvable, douloureuse, troublant le décor familial, l'obligeant à s'asseoir de crainte de tomber. D'un œil incrédule, elle lut et relut l'élégante écriture qui, en grands enjambées bleues, indiquait son nom ... « Impossible, pensa-t-elle. Tant de mois sans nouvelles... Ce silence... et puis... tout à coup ... Impossible ! »

Tout d'abord appréhendé, le retour de la mère avait été remis hors de toutes probabilités, loin de toute vraisemblance. Et, à ce jour, il était devenu aussi incroyable qu'une trouée de soleil en plein orage.

- Tant de bombardements, de dénonciations, de rafles, avait-elle souvent opposé aux arguments d'Emile...Et, ce silence..
- - Tout peut arriver, avait répondu le forgeron. Tu dois t'attendre à la voir arriver un jour ou l'autre. Marseille a été bombardée mais tous les Marseillais ne sont pas morts !

Depuis, Anna n'en avait plus parlé, s'étant convaincue elle-même de l'impossibilité du retour de la mère, dont la seule évocation la rendait tour à tour furieuse ou larmoyante. Alors des larmes plein les yeux, elle se redressa pour, sans plus attendre, livrer aux flammes de la cuisinière le sinistre message.

- Tu n'aurais pas dû, la sermonna Elise. Si cette lettre est de la mère...
- Après tout ce temps ?
- -Sans doute n'aura-t-elle pas pu se manifester avant...
- Il est bien tard pour le faire, rétorqua la nourrice d'un ton de reproches. En supposant que cette lettre soit de la mère !

Battant en retraite : - Il est vrai que je suppose, reconnut Elise. Mais qui d'autre pourrait bien t'écrire ?

Chassé par le feu de l'automne, à petits pas de miel, dans un chuintement de feuilles lasses, le bel été glissait comme alangui de trop d'efforts. Impatiemment, la nouvelle saison s'installait, embrasant la campagne d'un règne flambant neuf où se plaisaient la rouille et l'or. Au loin, par-delà l'aplat des prés encore verts et la roche grisâtre de Maraysse, la forêt dans son ascension, mêlait la rousseur tendre des caducs au vert profond des sapins. Tout près, la vigne vierge jonchait le sol de minuscules mains rouges comme

des mains de vendangeurs. Sur la petite place, l'unique platane aux nids vides, s'effeuillait lentement, dans une envolée d'ailes fauves, avant d'entamer son sommeil hivernal. La nature changeait de visage. C'était la fin d'un règne vert cédant la place aux flammes.

L'été languissant emportait avec lui les longues soirées chaudes, remplies d'étoiles, d'odeurs et de chansons. La nouvelle saison annonçait les orages, les brumeuses humeurs et les premiers frimas.

Cet après-midi-là, Marthe tressait avec application les fins cheveux blonds de Line assise tout près d'elle, à même le sol. Depuis quelque temps, chagrinée par le départ de Jacques, la fillette trouvait refuge auprès de Marthe. Et dans leurs confidences, il n'était question que de l'absent. Jacques emplissait l'espace de souvenirs, de regrets et d'espoir. Sur l'insistance de l'enfant, la jeune femme sortit de leur cachette les cartes postales reçues de Nice.

- Pourquoi l'avoir laissé partir ? s'insurgeait la fillette.

Pour toute réponse, Marthe sourit au minois mobile de l'enfant. Et Line de poursuivre sur un ton de reproche : - Toi, tu grossis ces temps-ci.

- C'est naturel puisque j'attends un enfant.
- Et ce bébé... reprit Line avec une grimace de dépit. Fille ou garçon qu'importe... Anna en sera la marraine ?
- Anna la marraine et Max le parrain, confirma Marthe.

Alors, drapée de l'air sérieux que ses sept ans lui permettaient, Line fit une courte pause avant d'ajouter d'un ton qui se voulait sans réplique.

- Alors je pense que vous serez tous d'accord pour que je sois la tante !

Au hameau de Chatusse, le bonheur s'installait. Un bonheur précaire, sans lendemains possibles, figé dans son sursis. Lorsqu'il vint voir Anna, en fin d'après-midi, le cœur de Max se serra au vu de la valise ouverte sur la table.

- Je dois partir, dit-elle.

Max n'ignorait pas que toutes les lettres écrites par Eva étaient restées sans réponse. Le mot départ actionnait en lui un signal d'alarme. Une sorte d'obscur peur animale. Sans mot dire, il l'enlaça pour embrasser ses lèvres

avec douceur. Vainement, elle tenta de se dégager et, vaincue par la poigne solide, se laissa attirer, comme apprivoisée par la puissance de ce corps d'homme qui désirait le sien avec tant de vigueur. Impatiente de voguer sur cette mélodie qu'ils composaient à l'unisson, elle ferma les yeux, se laissant doucement soulevée, déposée sur le lit, légère et frissonnante, emportée hors du temps.

-Tu dois partir et tu partiras, promit-il d'une voix douce, comme on apaise un enfant.

- Il faut que je sache, dit Eva. Que je retrouve ma fille.

-Je comprends.

-Non ne parle pas d'absence, tu ne sais pas..

-Je sais que ton pays a beaucoup souffert, reprit-il à mi-voix. Les Polonais n'avaient pour se défendre qu'une armée de terre, une aviation et une artillerie peu moderne. Même pour des hommes courageux c'était insuffisant.. Les blindés étaient anciens. Peu nombreux...Tout comme les chars automitrailleuses d'ailleurs... De plus votre armée était ceinturée sur deux côtés. A l'ouest l'Allemagne, à l'est l'U.R.S.S.

Il prit un temps pour enrouler l'une de ses boucles autour de son index et avança d'un ton très doux comme pour lui-même. – Que reste-t-il de Varsovie ? Il la berçait comme un enfant, conscient de son incapacité à la consoler, à l'aider malgré tout son amour. – Ne pourrais-tu attendre quelque temps encore ? La délivrance de Marthe ? Nous aurons besoin de toi. S'écartant de lui, elle coula en sa direction un regard humide qui se voulait réprobateur : Tout est bon pour me retenir ! Serait-ce un ordre Maître Desnoyers ? En toute innocence, il planta le gris profond de ses prunelles au plus clair des yeux troublés de la jeune femme pour s'excuser : - Une supplique simplement. – Le temps n'est plus aux menaces ? – Je ne suis plus en position, avoua-t-il humblement. Mais j'ai si peur de vous voir partir docteur Urman.. Pouvez-vous comprendre cela ?

Elle sourit à la touchante remarque, entrant à son dans le jeu. : Mon cher Maître, Marthe se porte bien. Je l'ai examinée il y a quelques jours. Tout à ses idées sombres il avoua : La seule idée de te perdre me rend fou. ... à suivre

FEUX CROISES EPISODE 19

- J'ai pris l'habitude de ne pas regarder aussi loin, avoua-t-elle à mi-voix.
- - A l'ombre des habitudes, on perd souvent sa liberté.

D'une longue enjambée, Max sortit du lit, ouvrit grand la fenêtre. Sa silhouette se détacha, sombre sur le nuit encore grise. Eva ne put s'empêcher d'admirer le corps mince et les muscles saillants de son amant. « L'âme et le corps sont rarement assortis, se surprit-elle à penser. Max est une exception ».

Dehors, l'obscurité s'installait sur la campagne emmenant avec elle une fine pluie tiède garnie d'odeurs légères dénichées çà et là, comme tirées de leur torpeur. Le silence prenait ses aises, par degrés, à petits bruits. Quelques sursauts de vie l'entrecoupaient d'appels lointains, d'aboiements plaintifs, de bêlement étouffés. Peu à peu, chuchotant sa mise en ordre, il investissait les lieux. C'était une sorte de mort douce dont s'enveloppait la nature, protégée par cet écran de nuit. La nudité majestueuse du rocher de Maraysse se devinait, masse noire barrant l'horizon, comme une porte à jamais fermée sur l'avenir. Max aimait ses nuits d'été finissant, remplies d'odeurs qu'un dernier effort rend plus douces. Pourtant il y avait pour lui quelque chose de plus fort encore que la tombée de la nuit, c'était le lever du jour. Surprendre l'aube déchirant la voûte noire à petites touches pâles, rosissant le dos rond des collines, comme une montée d'espoir, lui était habituel. Vital sans doute... Il se sentit, une fois de plus, incapable de quitter ce coin de terre.

A son tour, Eva s'était levée pour se coller à lui. Max sentit dans son dos la chaleur de ce corps. Ce corps de femme qui le comblait par sa fragilité vigoureuse, qu'il se plaisait à comparer à une liane dont les entrelacs l'enserraient. « Vivre sans elle ! » Douloureusement, la pensée le traversa comme une lame bien affûtée. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. Lamartine avait raison. » Cette idée qu'il repoussa avec violence, l'obsédait pourtant chaque jour davantage. « Vieillir, se disait-il, ce doit être cette forme de sagesse folle qui me pousse à la laisser partir, à l'aider même, tout en sachant que j'en mourrai. Non pas de mort violente, mais à

petits coups de tristesse, comme l'usure sans merci des vagues s'attaque aux rochers, le creusant lentement jusqu'à l'éboulement ».

Tout ce qui avait fait son bonheur auparavant, l'amour qu'il portait à sa terre, s'effritait, dépourvu de tout intérêt. Il se tourna vers elle, plaqua son corps contre le sien et, la joue posée sur le sommet de sa tête, confessa dans ses cheveux : Je ne suis pas en paix avec moi-même. Je me livre un combat dont je sors toujours vaincu. Inhabituelle dans sa voix, une note douce-amère, surprit Eva.

- Une partie de moi veut te garder à tout prix...Et l'autre... L'autre, j'ignore pourquoi, me pousse à te rendre ta liberté.

Au loin, le clocher sonnait minuit. Eva sentit de lourdes larmes envahir ses yeux. Max s'était repris, honteux de s'être dévoilé. Il affirma d'une voix dure : Tu partiras, dussé-je en mourir.

XIII

Quand la troisième lettre arriva, tourmentée par le remords, Anna se rendit chez Elise.

- Pourrais-tu la lire ? demanda-t-elle d'une toute petite voix. Je n'en ai pas le courage.
- Cette lettre vient de Marseille, constata Elise.

Cependant, le message n'était pas de la mère, mais de la tante de Line.

- Il faut lui répondre, déclara Elise d'un ton qui se voulait sans réplique.

Réfugiée dans un mutisme inhabituel, Anna semblait anéantie.

- Lui donner des nouvelles de l'enfant, insista Elise. L'inviter à venir la voir.
- Jamais, s'emporta Anna. Impossible... Si la mère est morte, Line est à moi. C'est à moi qu'elle l'a confiée.

D'un geste tendre, Elise entoura ses épaules.

- Tu sais comme moi que Line doit retrouver sa famille, Anna ! La guerre est finie.

Brusquement Anna se dégagea et rageusement lui fit face : Que ferais-tu à ma place ? Que ferais-tu, si Marthe partait ?

-Je serais très malheureuse, lâcha Elise un peu étonnée. Tout aussi malheureuse que toi. Elle prit une profonde inspiration pour terminer d'un trait : Mais je la laisserais faire sa vie.

-Tu n'as pourtant rien fait ! rétorqua Anna aigrement. Il suffisait que tu parles et Marthe serait partie avec le père de son enfant !

Piquée au vif et pour maintenir la colère qu'elle sentait monter en elle, Elise prit un temps avant de répondre, fixant son amie d'un œil froid.

-Nos cas sont différents.

-Ils l'ont toujours été, reprocha amèrement Anna. Enfant, tu étais dorlotée par ta mère, moi, je n'en avais pas. Tes tabliers étaient toujours propres, les miens étaient sales et rapiécés. En classe, tu étais au premier rang, je n'avais droit qu'au banc du fond.

-Je sais tout cela, reconnut Elise tristement, en se mordant la lèvre inférieure. Je savais que tu étais battue... J'en souffrais beaucoup. Plusieurs fois, j'ai supplié ma mère d'aller te chercher, de te prendre chez nous... Mais nous n'étions pas assez riches...

Du bout de ses lèvres pincées, Anna cracha comme à regret : J'ignorais.

Se forçant à sourire : Tu ignores beaucoup de choses, reprit Elise. Par exemple que j'ai refusé la demande d'Emile.

Les petits yeux noirs d'Anna s'arrondirent : - Emile ?

Hochant la tête, mi-souriante, Elise confirma : Emile... Parce que je savais que tu l'aimais.

Alors, retrouvant le doux geste de leur enfance complice, celui du cœur et du corps meurtris, les deux femmes s'enlacèrent. Tendrement. Confondant leur peine. L'une berçant l'autre.

Pourtant, Anna ne s'avouait pas vaincue : - Parce que tu préfères Max, lâcha-t-elle, en se dégageant. C'est lui que tu voulais ! Avoue-le ! Et d'un geste arrêtant la réplique : Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariés ?

-Sa mère, dit Elise, baissant la tête.

- Et Marthe ! rétorqua Anna aussitôt. Tu attendais Marthe ! La fille d'un autre !

- Avec ou sans Marthe, sa mère ne voulait pas de moi, tu le sais bien. Et Max...pour ne pas la contrarier...

- A préféré s'enfuit à Parsi !

- Anna doit répondre à la famille, disait Aurélie. La guerre est finie et l'enfant doit retrouver les siens.

- Pourquoi dis-tu « répondre à la famille » ?

- Parce que la lettre arrivée l'autre jour, s'emportait Armandine, provenait de Marseille. Le facteur me l'a dit.

- - La mère n'est donc pas morte ? s'étonnait Augustine.

- - Réfléchis une fois, Augustine, je t'en prie...Si la mère était en vie, elle aurait écrit elle-même !

-

- - Je m'impatientais, dit Eva à Elise qu'elle reçut sur le pas de la porte. D'ailleurs j'étais sur le point de partir.

- Je suis venue dès que j'ai pu, s'excusa Elise. Je ne voulais pas la laisser seule. Nathalie était occupée à sa lessive et Anna aux champs.

Les deux femmes enfourchèrent leur lourd vélo et pédalèrent en direction du village où les attendait Marthe. Une Marthe fébrile, en pleurs, dans ses draps blancs, soudainement terrorisée par l'imminence de la naissance attendue jusque-là avec tant de bonheur.

- Eva, Eva, j'ai mal, furent ses premières paroles.

La jeune femme souriante, accueillit cet aveu avec une infinie tendresse.

A suivre.....

FEUX CROISES épisode n° 20

- Pourriez-vous nous laisser, demanda-t-elle aux voisines venues en curieuses. Après avoir examiné la jeune femme, un grand sourire illuminant ses yeux, elle se voulut rassurante : Tout va bien. D'ici peu le village aura une petite âme de plus.
- Ce sera long ? s'enquit Marthe, à demi rassurée.
- Le travail est commencé... L'enfant se présente bien. Il n'y a qu'à attendre, répondit Eva de sa voix la plus douce.

En fin d'après-midi, les contractions s'espaçèrent et Marthe se permit une petite pause. Eva dut gronder Elise, alarmée de ce répit.

- Vous avez donc oublié ? Un premier prend du temps et celui-là, de plus, se porte bien. C'est un gros bébé qui arrive !

A la tombée du soir, de grands cris inondèrent la maison, s'évadèrent dans la ruelle pour s'écraser à bout de son sur la place du village. Le silence qui suivit, lourd d'attente, s'emplit de ceux de l'enfant plein de force, coiffé d'étope noire, la face rouge, qui naissait les poings fermés. Dans les bras de Marthe essoufflée et ravie, il trouva immédiatement refuge, enveloppé de linges blancs. - Un vrai contestataire ! disait Anna

Sur le point de partir, Eva senti la main d'Elise se poser sur son épaule.

- Merci pour tout. Et non sans hésitation, à voix plus basse : En rentrant chez vous, faites un détour. Prévenez Max, ajouta-t-elle avec un sourire complice. Il était inquiet ces jours-ci.

La cour du château était déserte, la porte charretière grande ouverte. Eva traversa le corridor, sans rencontrer personne. La bibliothèque était déserte elle aussi. Revêtue de boiserie de noyer, à l'abri de ses volets clos, la vaste pièce somnolait dans une odeur de fumée froide, de reliures d'un autre âge. Un passé de sagesse, d'attentes et de convictions emplissait le silence. Courant jusqu'au plafond, les étagères croulaient sous le poids des livres. Face à la porte, une cheminée de pierre offrait aux regards son âtre noirci. Deux bergères à oreillettes, aux couleurs indéfinissables, proposaient le repos. Tout paraissait dormir. Eva poursuivant sa recherche déboucha sur la terrasse et

descendit vers le parc que la lune poudrait à frimas. Elle contourna la longue bâtisse des écuries, pour se diriger vers l'étable où Max se trouvait peut-être.

Dans une demi-pénombre, elle l'aperçut, accroupi sur la paille qui jonchait le sol. A son appel, il se retourna, les avant-bras couverts de sang.

- Max ? s'étonna-t-elle en s'approchant.
- D'un mouvement de tête, il repoussa une mèche rebelle qui lui couvrait les yeux. Je ne t'ai pas entendue venir, s'excusa-t-il, se redressant à demi.

La lampe tempête, suspendue au-dessus d'eux, éclairait faiblement son visage, adoucissant l'acier de ses prunelles levées vers elle.

- J'ai bien cru la perdre, dit-il désignant une chevrette noire. C'est son premier. Il nous a donné du mal !

Près de lui, sur de fines pattes maladroites, une chevrette cherchait un équilibre qui s'avérait précaire. Malgré ses protestations, sous le regard inquiet de la mère, Max se mit à la frictionner vigoureusement avec une poignée de paille. Dès qu'il l'eut lâché, le jeune animal se dirigea vers sa mère, dont il chercha le pis au grand soulagement de Max.

- Tu es un homme comblé, annonça Eva. Un filleul et une chèvre dans la journée !
- Suis-moi, demanda-t-il, nous allons fêter ces événements.

Assis près de la cheminée, sa place préférée, il la dévorait des yeux, comme pour graver son image dans sa mémoire, et, malgré l'immense douleur procurée par la formulation de ses paroles, il questionna : Toujours décidée à partir ?

- Ne me rends pas ce départ plus difficile, dit-elle comme une supplique.
- Ce ne sont pas mes intentions, rétorqua-t-il avec froideur. J'ai promis de t'aider et je le ferai.
- Et je t'en remercie dit-elle à mi-voix.
- Crois-tu en Dieu ? lâcha-t-il à brûle-pourpoint.
- Je n'ai jamais été très croyante et à ce jour, il m'est indifférent que Dieu existe ou n'existe pas. C'est un problème insoluble qui, en tant que femme, ne m'intéresse pas.

- J'aimerais y croire, répondit Max. Cela m'aiderait peut-être. ...

Eva désigna le crucifix, au-dessus de la porte. - N'as-tu pas été élevé dans la religion catholique ?

Il eut un haussement d'épaules désabusé : - Il est aisé d'être croyant en temps de paix. Quant tout est simple, remercier Dieu est dans l'ordre des choses. En période difficile, il en est autrement. De quel côté se trouve Dieu ? Peut-on être lâche au point de le remercier pour les horreurs qu'il nous épargne alors que tout autour de nous n'est que misère ?

- Je ne te connais pas de bassesse, le coupa-t-elle. Avec ou sans religion, tu es un homme bon.

Elle se leva de son siège pour se blottir tout contre lui, dans la bergère au velours fané qui avait été la place de son père, de son grand-père avant lui.

- Bon ? Je ne le pense pas, dit-il, après un temps de réflexion. D'ailleurs, qui peut se targuer d'être bon ? Mais je ne me réfugierai pas dans la religion. Notre faculté d'oubli est un bienfait. Il faudra donc que j'attende.
- Je ne peux pas te consoler, avoua-t-elle. Personne ne sait consoler personne, et encore moins celui qui ne veut pas l'être. Quant à l'oubli tel que tu le conçois, n'est-il pas une sorte de petite mort dont tu te sers pour te protéger ? Une foule de renoncements sur lesquels tu te hisses sans l'aide de personne ?
- Il m'arrive de me sentir très isolé au milieu d'une foule d'amis...
- C'est qu'ils n'en sont pas !

Un sourire contraint au bord des lèvres, il se leva, la prit par la main pour l'entraîner à l'étage, vers le salon de musique.

- Chopin me sera d'un grand réconfort, avoua-t-il. Je m'enfoncerai dans sa musique... Dans les douloureux délices de ses créations. Mais ce soir, ce sera Ballade numéro quatre en fa mineur ! Un thème plein de gravité, suivi d'un second, tendre et suave... Presque comme une apparition... Tout ce que tu es pour moi...

Tard dans la nuit, lorsque l'enchantement prit fin, les yeux d'Eva, plein d'admiration, étaient baignés de larmes.

- Max, tant d'émotion !
- Il n'était pas seulement virtuose, il était aussi poète, murmura-t-il dans ses cheveux. Hélas, je ne le suis pas.

Ils parlèrent longtemps. Elle détenait l'avenir dans l'or de sa chevelure. Il en était captif, spectateur docile, porté sur le dos d'un drame dont le déroulement lui échappait.

XIV

- Je ne veux pas partir, s'entêtait Line, assise sur le pas de la porte, les yeux perdus dans les étoiles.

La douloureuse impression d'abandon, ressentie lors de son arrivée, s'était estompée. Il ne restait qu'un désir fou, obsessionnel, celui d'arrêter le temps. Ce temps des bonheurs simples, entre un chien et un chat affamés de caresses, face à l'âtre où le feu s'échevelle, pendant qu'un grand-père assoupi révisait sa jeunesse. Celui des dimanches. De ces matins embaumés de tartes aux prunes, assourdis de cloches carillonnant la messe. Celui, délicieusement frileux, des timides printemps baguant les cerisiers de givre. Le temps des été jaunes, écrasés de soleil, ivres de lavandes. Celui des automnes pourpres, craquant de feuilles sèches que les chasseurs endeuillent au son de leur fusil. Qu'il lui serait agréable de pouvoir le suspendre ce temps précieux, à portée de main, comme on accroche un écriteau sur une porte close ! En lettres rouges sur glacié blanc : « Interdit d'entrer ». Elle, maladroitement, un bout de langue rose entre ses lèvres minces, armée de son crayon préféré, elle écrivait les mots magiques : « Interdit d'avancer. » Et tout s'arrêterait... Elle serait la maîtresse du temps, à l'abri de ses habitudes, pelotonnée dans le bonheur, entre les bras protecteurs d'Anna et ceux d'Elise... Juchée sur les épaules de Max...

Loin très loin de cette peur brutalement surgie depuis l'annonce du départ. Ce mot de départ qui l'enserme comme un manteau trop étroit, lui coupe le souffle comme une écharpe serrée autour de son cou. A suivre

-

FEUX CROISES épisode n° 21

- Il le faut, a dit Anna, évitant son regard.
- Il le faut, a dit Emile, à l'abri de son journal.

Et ces mots se sont répétés sur les lèvres aimées. Des lèvres qu'elle croyait amies. Eva et Elise les ont formulés gravement, comme à regret, avec un mince sourire teinté d'excuse. Marthe s'est tue, son regard plus brillant que d'habitude. Max, à sa façon, les a murmurés, caressant ses cheveux, alors qu'elle, réfugiée entre ses bras, le souffle court, attendez d'autres mots en forme de promesses. Des trois A, seule Augustine n'a rien dit. Son innocence ignore le mensonge.

La question fouetta Anna en plein visage, alors qu'elle remontait de l'étable un seau de lait fumant. Haussant les épaules, la jeune femme, une fois de plus, se perdit en explications auxquelles elle ne croyait pas. - La guerre est finie, Line ! Tu dois retrouver ta famille.

- Ma famille ? Mais c'est toi ! Les autres, je ne m'en souviens plus !
- Bien sûr que tu t'en souviens ! Il te suffira de les revoir et les souvenirs reviendront.

Soudain, le visage enfantin s'éclaira d'une lueur de satisfaction : - Et si j'étais malade ! s'écria-t-elle, ravie de sa trouvaille. - Malade ! Tu me garderais ?

Détournant son regard du petit visage rosi d'un nouvel espoir : - Tu partirais une fois guérie, bougonna Anna. Line, allons, sois raisonnable. Nous savons bien toutes les deux que je ne peux pas te garder.

Alors, réfugiée contre Anna, Line, ceinturant de ses bras la taille souple, formula l'invariable question : - Pourquoi ?

Vaincue, la jeune femme posa son seau à terre, appuya sa joue brune sur la tête blonde. Le contact des cheveux soyeux, leur odeur légèrement vinaigrée l'oppressèrent. Il ne fallait pas montrer sa peine mais au contraire résister à la colère qui pointait son aiguillon.

- Tu m'étouffes, plaisanta-t-elle, tentant mollement de se dégager.

L'étreinte se resserra, Line frottait son visage contre la blouse de coton qui fleurait la lessive, le lait, la sueur. Anna tenta de s'opposer à l'effroi qui nouait sa gorge à l'idée du lit vide, de la paille de maïs où l'empreinte du corps resterait creuse, avec quelques taches d'urine sur le jute marron. « Ce sera comme une mort » pensa-t-elle. « Une mort de plus entre ces vieux murs » qu'elle se prit à détester. « Je serai de nouveau seule avec Emile... Emile, son journal et son silence. » Cet insoutenable silence qu'elle ne remarquait plus, comblé par les bavardages de l'enfant.

- Je ne veux pas partir, s'obstinait la petite voix. Tu dois me garder !

Anna consola, expliqua, démontra : - Souviens-toi, au début, tu ne te plaisais pas ici, dit-elle. Tu avais peur de tout, des poules, des chiens, des chats !

L'enfant n'écoutait pas : - Tu crois que je pourrais revenir ?

- Certainement, si tu es sage, on te le permettra.

Et le car les emporta à l'assaut du col des Tourettes dans la fraîcheur d'un petit matin gris, vide d'oiseaux, où quelques volutes de fumée tentaient de se frayer un passage entre des nuages à l'escale. Impassibles, les vieux murs de pierre gardèrent leurs volets clos comme de grosses paupières occultant un regard amical. Line leur fit un signe de la main, caressant leur image de loin, sur la vitre froide qui se couvrait de buée.

Les premiers virages escamotèrent Montmorin. Agglutinés en masse ronde, les toits de tuiles roses restèrent visibles. Un lacet de plus, et le clocher se hissa debout parmi les ruines. Chaque détour les éloignait, la plongeait dans la solitude. Alors la forêt les accueillit. En apparence interminable, sombre, habitée de silences inquiétants, elle engloutissait la route faiblement éclairée à la lueur des phares. Enfin, tout étonné d'avoir franchi l'obstacle une nouvelle fois, le car poussif atteignit le sommet de la côte où les rayons d'une énorme boule saluèrent son exploit. Le nez écrasé contre la vitre, fascinée, Line assistait au lever du jour. Sous ses yeux s'opérait le miracle. La forêt sortie de l'uniformité morose, dans laquelle l'avait plongée la nuit, déployait une palette de couleurs aussi subtiles que variées. Les bleus, les gris, les verts jusque là

confondus, se dissociaient, s'affirmaient, attisés par les rayons obliques qui les tiraient de leur torpeur.

Au café de la gare, lieu de leur rendez-vous, une femme encore jeune, vêtue de noir, masquait son inquiétude en souriant à leur approche. Line ralentit le pas. Anna réagit à la crispation de la petite main dans la sienne. - Allons, viens, encouragea-t-elle.

L'inconnue s'était dressée, main tendue face à elles. - Bonjour, dit-elle. Je suis Madeleine, la tante de Line. Et s'adressant à l'enfant : Comme tu as grandi !

Affichant sa mauvaise humeur, la fillette boudait, ne révélant de sa personne qu'un front têtu escamoté sous une frange sage.

- Nous sommes parties très tôt, s'excusa Anna. Line n'est pas encore bien réveillée.
- - Je comprends, répondit l'inconnue.
- - Non ! Elle ne comprend pas ! s'exclama Line. Et toi, tu sais très bien que je suis réveillée !

Les deux femmes échangèrent un regard mêlé de tristesse et d'étonnement. « Que de peine, pensa Madeleine ». Et formulant comme une excuse à voix basse, à l'adresse d'Anna : - Je pensais bien que j'allais bousculer sa vie. Elle se reprit, tenta une caresse en direction de la joue rose qui s'esquiva : - Je suis la sœur de ton papa, dit-elle à mi-voix.

Face au brusque recul de l'enfant, elle chercha le regard qui la fuyait, se fit insistante :-J'ai promis à ta maman qui t'aimait beaucoup...de venir te chercher.

Elles s'assirent en rond, autour d'un guéridon de marbre. - Un petit chocolat au lait ? proposa Madeleine. Histoire de nous réchauffer.

Selon son habitude, Anna préféra le café. La nouvelle venue, pensive, fixait Line avec attention. - Nous voici toutes deux à présent. Je n'ai plus qu'elle et elle n'a plus que moi... - Pas de nouvelles du père ? Un lent mouvement de tête, de gauche à droite, souligna la réponse : Lorsque ma belle-sœur vous a confié Line, mon frère venait d'être arrêté. Il était entré dans un réseau de résistance par l'intermédiaire d'Henri, enfin de Melon..

- Vous connaissez ? demanda Anna surprise.

- C'est mon mari, dit Madeleine avec un mince sourire. Ou plutôt c'était... Nous sommes séparés. Une longue histoire... Mon frère, le père de Line, assurait avec d'autres la réception des armes aux alentours de Marseille. Un soir, sans doute dénoncés, ils ont tous été arrêtés. Ma belle-sœur est entrée à son tour dans la résistance. Nous nous sommes peu à peu perdues de vue. Mais elle m'avait confié votre nom, en cas de besoin.

Sa voix, soudainement lasse d'avoir résumé tant d'incidents douloureux en si peu de mots, devenait inaudible : Mais je vous ai dit tout cela dans mes lettres. Face au mutisme d'Anna, elle poursuivit : - Quand je vous ai écrit, je venais d'apprendre son arrestation. C'était peu avant la fin de la guerre... Depuis, je suis sans nouvelle.

- Melon ? questionna Anna.
- Melon, lui-même ne savait rien... Rien de bon en tout cas. Il pensait qu'elle avait dû être envoyée dans un camp.

Avidement, Anna l'interrompit : - A-t-il été arrêté ?

- Ce sont des bruits qui courent ou qu'il a fait courir. Comment savoir avec lui ? Il a peut-être quitté la France pour se mettre à l'abri. Du moins je l'espère.

Elle se tut quelques instants, lasse de relater des histoires qui la torturaient, pour reprendre à voix basse : - La dernière fois que je l'ai vu... Il est passé, tard dans la nuit, en coup de vent... Il m'a dit être recherché. Il partait pour Bayonne et voulait me dire adieu...dans le cas où...

- Que Dieu le protège, dit Anna, c'est un saint homme.

Elles s'interrompirent toutes deux environnées de sous-entendus douloureux, leurs yeux fixés sur Line, qui, l'air absent savourait son chocolat.

- Lui avez-vous parlé ? demanda Madeleine attendrie.
- Non, murmura Anna. Je n'ai pas osé, pas su non plus.
- Que sait-elle au juste ?
- Que vous venez la chercher... Et qu'elle va retrouver sa famille.
- Rien de plus ?
- - Non.

à suivre ...

FEUX CROISES épisode n° 22

- Parle-t-elle de sa mère ?

Les larmes aux yeux, Anna fit un signe de dénégation... Le visage de l'inconnue se rembrunit.

- Il faudra donc que je lui annonce, dit-elle à mi-voix. J'avais pensé qu'au moins vous l'auriez préparée... Dans mes lettres je vous le demandais..

Un sursaut de révolte s'empara d'Anne :

- Il est plutôt commode de penser que les autres feront les choses à votre place, dit-elle sèchement. Vous n'avez pas la moindre idée du temps qu'il a fallu pour qu'elle retrouve un équilibre. Elle a hurlé durant des nuits ! Pleuré, vomi pendant des mois. Ses cheveux tombaient à poignées ! Et maintenant qu'elle est heureuse, qu'elle vit enfin comme une enfant qu'elle est, vous voudriez que je défasse ce travail pour la replonger dans un état d'où je croyais bien ne jamais la sortir ? Non, madame, il ne faut pas compter sur moi !
- Excusez-moi, coupa Madeleine aussitôt. Je ne me doutais pas que la séparation avait été si difficile et je pensais qu'étant proche d'elle, vous pourriez, mieux que moi...

A présent, sa tasse de chocolat savourée, Line les regardait tour à tour en silence. Son regard s'arrêta sur l'inconnue : - Il faut donc que je parte avec toi, dit-elle, d'un ton qui se voulait solennel.

Apparemment mal à l'aise, Madeleine s'efforça de sourire : - En effet, je suis venue te chercher, Line, comme je l'ai promis à ta mère.

- Et, questionna la fillette, tu le lui as promis quand ? Il y a longtemps ?

L'hésitation de Madeleine se lisait sur son visage, sur ses mains qu'elle croisait et décroisait nerveusement. - Il y a un certain temps en effet, approuva-t-elle.

- Avant qu'elle soit morte ? A cette question, fendait l'air comme une flèche, le cœur d'Anna cessa de battre. Il ne reprit son rythme que sous le choc de la tête de Line qui se jetait sur elle.

- Avant, en effet, dit la tante d'une voix blanche.
Je te le disais, hoquetait l'enfant. Je te le disais que ma famille c'est toi !
Toi et rien d'autre !

XV

Sur le quai de la gare, Anna s'était retenue de ne pas courir pour libérer ses larmes. Hurler, pour arracher de sa gorge ce désespoir qui l'enserrait. Elle avait su maîtriser son émotion, mordant l'intérieur de ses joues comme elle avait appris à le faire très tôt. La douleur physique l'emportant, elle avait pu afficher un air attendri, des yeux brillants sans traces de chagrin.

- Au revoir Line. A bientôt, avait-elle murmuré impuissante.

A son tour, l'enfant avait esquissé l'amorce d'un mince sourire dénonçant son infortune. Un fragile sourire de cristal que démentait l'éclat humide de ses prunelles. Levant des bras tremblants, elle s'était agrippée aux manches de la veste d'Anna, humant son odeur.

- Pourquoi ? avait-elle reproché, avant de conclure d'une voix inquiète où se devinait un reste d'espérance : Je croyais que tu m'aimais...
- Tu reviendras, avait promis Anna en se dégageant. Tu as entendu ? Tu reviendras...

A présent, elle était seule, douloureusement seule. La peine s'insinuait à travers ses muscles, broyait son estomac, nouait sa gorge, encerclait son front. Chaque détour de la route la ramenait, lui semblait-il, vers une solitude inouïe qui allait l'engloutir. « Cette enfant ne nous est rien », disait parfois Emile. « Tu dois t'en souvenir ! Sinon, tu souffriras. » Il fallait bien admettre qu'il avait eu raison.

A l'arrivée du car l'attendait Elise, frileusement serrée dans un grand châle de laine grise. Elles s'entre-regardèrent avec la même intensité.

- Je pensais que tu serais heureuse de me voir, dit l'amie de toujours en l'embrassant.
- J'ai froid, dit Anna pour toute réponse.

Alors Elise d'un geste large l'enveloppa de son châle. Et, chemin faisant, l'une au bras de l'autre, les confidences d'Anna soulagèrent son mal.

- Bravo ! s'exclama Elise. Si la tante tient sa promesse, tu auras Line pendant les vacances. Je ne vois pas de quoi te lamenter.

Tout à son chagrin, Anna ne releva pas l'allusion. Seule la vue de Marthe et de son fils allégea son cœur lourd.

Ce soir-là, Emile fit un effort de conversation, vite résumé à un monologue qu'Anna, perdue dans ses larmes, ignore. Il soupira, gardant pour lui sa peine et, reprenant son journal, s'absorba dans les petites lettres noires qui lui parlaient d'ailleurs. Un monde inconnu pour lequel il s'était battu. Dans la vaste cuisine où le rire enfantin, gravé dans l'épaisseur des murs, résonnait encore, Anna commença une très longue attente qui ne devait jamais finir.

Le lendemain, il lui arriva de trouver quelques fins cheveux blonds sur les poils drus de la brosse. Elle les enroula autour de son index, comme une sorte de petit anneau qu'elle enferma pieusement dans la boîte de pastilles « Valda » où les « Bons Points » de carton rose étaient restés.

Quelques jours plus tard, lorsque qu'Eva se confia à Anna. La jeune femme, tout d'abord éberluée, ne sut que répondre : - Vous y songer sérieusement ?

Le sourire contraint de son interlocutrice confirma.

- Je ne peux faire subir à Pauline ce long voyage, avoua-t-elle, ce serait de la folie. Elle est bien trop petite... D'ailleurs, j'ignore ce qui m'attend là-bas. Dans son intérêt, il est préférable qu'elle reste ici encore quelque temps.

Le cœur d'Anna s'emballa, ses oreilles bourdonnèrent. Rouge d'émotion, elle dut s'asseoir. - Et, vous me la laisseriez ? s'entendit-elle demander d'une voix inconnue.

- Quelques mois, approuva Eva. Je sais qu'elle sera bien chez vous. Elle hésita avant d'ajouter d'une voix que l'émotion trouait : Je suis très attachée à cette enfant, Anna. Il me fait très mal de m'en séparer.

Alors, les bras d'Anna s'ouvrirent à deux battants comme une maison accueillante où Eva s'engouffra pour cacher un flot de larmes trop longtemps retenues. Lorsqu'elle en ressortit, confuse de sa faiblesse, essuyant ses yeux d'un revers de main, elle eut en guise d'excuse, une petite phrase qui les réunit davantage :

- Je sais que vous comprenez.
- La vie est parfois si terrible, répondit Anna, partagée entre peine et espoir. Mais... si vous ne reveniez pas ?
- Je reviendrai, promit Eva.
- *****

Chez les trois A, le départ de Line avait ouvert un vide inconnu jusque-là.

- Elle reviendra, prédisait Aurélie.
- Tu es sûre ? demandait Augustine, la voix enrouée de chagrin.

Pendant qu'Armandine, masquant son impatience habituelle, adoucissait ses réponses : - Bien entendu qu'elle est sûre... Allons cesse de pleurnicher.

L'hiver reprit ses quartiers et une fois encore la campagne disparut sous la neige. Une neige bien drue, tombée sans hâte durant des jours et des nuits. Vu de loin, le village paraissait victime d'une morne apathie, frileusement lové sur lui-même, fondu dans la blancheur du paysage, chapeauté d'un ciel bas dont la pâleur montrait qu'il lui restait encore de la réserve. Un silence ouaté pesait dans l'air vide d'oiseaux, sur la montagne, sur la rivière calfeutrée, sur les fontaines bâillonnées de givre. Alentour, les près s'épalaient sans aucune limite, comme un grand tapis blanc bosselé par endroits.

Jacques avait écrit une nouvelle fois. - Des projets ? demanda Elise à sa fille penchée sur la missive.

- De bonnes nouvelles, avoua la jeune fille rougissante. Il s'habitue à sa prothèse et marche pratiquement sans canne.
- Viens que je t'embrasse, dit la mère. A suivre
-

FEUX CROISES n° 23

Et, la serrant dans ses bras : - Maintenant, dis-moi ce qui te préoccupe.

- C'est que... avoua Marthe en se dégageant. – Jacques parle de mariage.

Plongeant son regard dans celui de sa fille, Elise joua l'étonnement : - Quoi de plus naturel ?

- Après ses examens, c'est-à-dire en juin...
- Mais encore ?
- Mais si nous nous marions ? avoua la jeune femme au bord des larmes,

je devrais partir !

- Je ne vois rien d'alarmant à cela.

Ni tenant plus, Marthe explosa, les yeux soudainement mouillés. - Maman que feras-tu sans moi ? Sans nous ?

Rejetant la question, Elise s'étonna : N'es-tu plus amoureuse ?

- Je rêve d'épouser Jacques ! rétorqua Marthe, le visage soudainement empourpré. Mais je ne veux pas te quitter !

Silencieuse un instant, Elise eut un triste sourire. L'aveu sans fard de sa fille l'effrayait autant qu'il la réjouissait.

- Ma chérie, murmura-t-elle, tout émue. Je ne veux pas te quitter non plus. Cependant, si tu aimes Jacques, ta vie est auprès de lui.

Marthe prit un temps pour réfléchir. Le désir de Jacques lui cuisait quelquefois la peau, elle en rêvait la nuit, mais la douceur de l'aimer de loin lui laissait des aises de jeune fille. Certes, elle le trouvait toujours plein d'attraits, son cœur s'emballait au reçu de ses lettres, chaque mot la caressait comme autant de baisers, mais sans perturber ses habitudes. Sûre d'être aimée, elle était à la fois une femme pleine d'espoir et d'incertitude. Or, ce mariage bousculerait sa vie, la projetant hors de son univers. Retenue par l'amour filial, elle ne pouvait envisager un départ, encore moins une séparation. Et, pour donner le change : - Raconte-moi, dit-elle d'une toute petite voix, comment...

- Assez parlé de mon passé. Tu le connais, la coupable Elise, ce n'est pas un exemple à suivre.
- Encore, supplia sa fille. Pour la dernière fois !

Et plus Elise contait sa fausse belle histoire, plus sa fille y croyait, rendant plus vrai encore le rêve court de ses seize ans.

- Quelque chose de grave a dû l'empêcher de revenir...répétait Marthe inévitablement.
- Certainement de très grave, approuvait Elise tristement.

Elles s'enlacèrent de nouveau, se bercèrent du même rêve, essuyèrent leur mêmes larmes. Et ce fut Elise, comme toujours, qui reprit pied la première :

- A présent, il s'agit de ton avenir. Et là, je n'ai plus qu'une petite place, lâcha-t-elle imprudemment.
- Comment peux-tu dire une chose pareille ! s'exclama Marthe. Je n'irai pas vivre à Nice sans toi !

Elles étaient arrivées au bout de leurs paroles. Elise reprit sa fille dans ses bras, une main ferme à plat dans son dos pour la serrer contre elle et l'autre légère, lissant les beaux cheveux noirs retenus en chignon. Elle n'avait plus seize ans mais conservait encore cette bonne odeur d'enfant sage qui lui était propre.

- Allons, ma douce, conseilla-t-elle. Le temps n'est plus aux enfantillages. Te voilà femme à présent. Femme et mère. Deux qualités dont tu peux être fière.

Entre les bras de sa mère, Marthe laissait glisser sur ses joues de petits pleurs au goût d'enfance.

- Beaucoup de femmes seraient heureuses d'être à ta place.

XVI

Comme chaque soir, Pauline guettait l'arrivée de Max. C'était à présent une toute petite fille au visage rieur, aux longs cheveux châtain où se risquaient quelques lueurs d'automne. Ses prunelles noisette s'émaillaient au fil des mois

de taches roussâtres et Max, pour sa plus grande joie, se plaisait à la nommer ma petite Renarde.

A l'approche de son pas, perçu de très loin par son oreille fine, l'enfant gambadant, en tous sens dans l'unique pièce à vivre, poussait en signe de bienvenue, des cris aussi perçants qu'incontrôlables. Max ouvrait la porte, imposant alors sa grande silhouette à la minuscule créature, et tonnait d'une voix puissante : « Je suis le loup qui mange les renards ! » Fébrile d'attente, l'enfant, proie facile, esquissait quelques pas ralentis par la peur et se précipitait vers lui, cœur battant, pour se retrouver, tendue à bout de bras comme une offrande, en direction du plafond de bois.

- Plus haut ! ordonnait-elle, rouge de plaisir, ses petits pieds battant l'air. Encore plus haut !

Certains jours, repoussant le visage de Max des deux mains :

- Monsieur le loup ! Tu piques, se plaignait-elle.
- Il est vrai, regrettait-il, constatant d'une main repentante le piquant de sa joue. Je n'ai pas eu le temps...

Après ces bruyantes retrouvailles, la fatigue aidant, elle se laissait, somnolente et fragile, bercer dans le refuge de ses bras, suçant son pouce goulûment. Pour retarder ce lourd sommeil qui l'investissait toute, quelques tentatives la faisaient vainement sursauter, ouvrir un œil malin, lancer un minuscule éclat de rire aussitôt éteint sur sa bouche entrouverte et se rendormir rassurée. Alors avec d'infinies précautions, Max la déposait, ivre de tendresse, dans la pièce voisine où son petit-cage côtoyait celui d'Eva.

Tout près du poêle de fonte qui ronronnait de bois bien sec, Eva avait tiré leur table. Nappe à carreaux, soupière, assiettes de faïence blanche, couverts d'argent provenaient de chez Max, qui vidait le contenu de ses armoires pour garnir le quotidien d'Eva.

Au château, d'un commun accord, ces dames avaient proposé d'héberger Eva et sa fille. Max, en homme prudent, avait décliné cette offre, prétextant qu'il fallait respecter la liberté d'Eva. Assis, face à face, ils se contemplaient. Max saisit la main d'Eva, l'engloutit d'une poigne solide avant de poser la question :

- As-tu parlé à Anna ?

La gorge serrée, la jeune femme approuva du menton. - Elle est d'accord, dit-elle.

- De mon côté, j'ai vu Louis. Tout est arrangé. Pauline aura un acte de naissance.
- C'est possible ? demanda Eva d'une voix mal assurée.
- Nous la rajeunirons de quelques mois puisque nous ignorons la date de sa naissance. Il prit un temps pour annoncer : - Elle sera par conséquent née ici, d'Eva Urman et son père...
- Son père ? l'interrompit Eva.
- Son père, Max Desnoyers de Bellefont, l'aura reconnue.

De gratitude, la jeune femme rougit. - Comment pourrai-je un jour te remercier ?

- Ce n'est pas pour toi, dit-il assez sèchement. C'est pour elle. Bien entendu je n'aurai aucun droit sur cette enfant. Tu peux en être certaine. Mais j'agis dans son intérêt. Elle aura un père et un patrimoine, dans le cas où tu ne pourrais pas revenir... Cherchant subitement ses mots, il crut bon d'ajouter : Et si je ne survivais pas à ton départ, elle aurait autour d'elle des êtres qui l'aiment.

Il y avait comme une menace dans cette courte phrase, alors l'injustice du reproche l'emporta sur la reconnaissance.

- Il serait dangereux de l'emmener avec moi, dit-elle comme une excuse. Ce sera un long voyage.
- En effet, ce serait une folie, approuva Max, non sans brutalité. Il faut d'abord que tu retrouves les tiens.

Eva confirma d'un hochement de tête.

- L'U.R.S.S. apporte d'énormes changements à ton pays... Ce sera peut-être un bien... Cependant, tous ces bouleversements ne peuvent se faire sans chaos. Au vu de son visage crispé, il s'empressa d'ajouter : - Tu sais tout cela autant que moi. - Je vais attendre la fin de l'hiver, dit Eva, le cœur serré. Il faut que Pauline s'habitue à Anna. A suivre

FEUX CROISES épisode n° 24

- La route est impraticable, lâcha Max.
- Pauline y va volontiers, poursuivit Eva comme pour elle-même, mais de là à la lui confier..

Un peu de bien-être naissait de ces courtes phrases, ils le partagèrent.

- J'ai froid, j'ai très froid, grelottait Aurélie.
- - Tu as dû t'enrhumer, en concluait Armandine. Je vais réchauffer ton lit d'une brique chaude.
- Non, rétorquait la malade, ce serait inutile. Le froid est en moi.
- Si je demandais à Augustine d'aller à l'église mettre un cierge ?

Aurélie accepta de bon cœur la proposition.

- Quoi ? Aller jusqu'à l'église par ce froid, rechigna la puînée... Mais vous n'y songez pas !

Deux jours plus tard, Aurélie allait mieux. Le froid avait quitté son corps mais une immense fatigue la confinait près du poêle, prostrée, sans forces.

- Tous ces changements n'apportent rien de bon, l'entendait-on grommeler.
- Ceux qui partent emportent avec eux une portion de nous. Qu'en font-ils ?
- -Je ne sais que te répondre, s'excusait Armandine. Ma pauvre Aurélie, je ne comprends pas ce que tu veux dire.
- Lorsqu'ils pensent à nous, ils nous la restituent... Mais s'ils nous oublient... Ils nous amputent...
- Line est partie, regrettait Augustine, et Eva s'en va elle aussi dans son pays de Pologne qui n'est plus qu'un tas de ruines...
- Je crois savoir pourquoi les âmes en peine errent jusqu'à la fin des temps...reprenait Aurélie. C'est parce qu'on les oublie. La mort n'est rien Augustine, c'est l'oubli qui nous tue.

XVII

Max, depuis quelque temps, avait espacé ses visites. Pauline, incapable d'exprimer sa tristesse autrement que par des cris ou des larmes, se postait le soir derrière la fenêtre en attente du pas qu'elle connaissait bien. Eva, impuissante, surveillait le manège.

Ce soir-là, le grand loup se présenta couvert de neige, qui était tombée en abondance très tôt dans l'après-midi.

- Nous ne pensions pas te voir, dit Eva, soulagée de son arrivée.

Elle n'entendit pas la réponse, couverte par les cris de l'enfant. Selon le rite habituel, Max coucha la petite fille endormie par ses soins et revint s'asseoir en silence près du poêle.

- C'est notre dernière neige, annonça-t-il, comme une sentence.

Eva chercha une réponse.

- Pauline se plaît chez Anna, dit-elle simplement.

Max hocha la tête : - Je suis au courant, et c'est très bien ainsi. Anna semble revivre. Le départ de Line l'avait beaucoup affectée.

- Sa tante a promis de la ramener en Juillet, durant les vacances.
- C'est une enfant agréable, reprit Max, une bonne compagne pour Pauline...

Un mur de gêne semblait les séparer, les éloigner l'un de l'autre. Le passé d'Eva se dressait entre eux, le redoutant, ils n'osaient l'évoquer. Ils n'avaient jamais été aussi loin l'un de l'autre, et pourtant leurs pensées se rejoignaient. Même angoisse de l'avenir, même appréhension de cet « après », même peur du vide qu'allait creuser la séparation.

Après le repas, Max s'apprêtait à partir, lorsqu'elle le retint.

- Reste, dit-elle simplement.
- Il faut bien que je m'habitue...
- L'habitude viendra en son temps, ne gâche pas le temps précieux qui nous reste... Je t'en prie...

Sur le pas de la porte, il se retourna, ouvrit les bras pour la recevoir tremblante, à l'écoute du désir qui accélérât son souffle. Dehors, la lune lorgnait d'un œil morne ce paysage blanc, déserté de tout bruit.

Ses roues démontées depuis longtemps, la « Rosalie », témoin d'un passé révolu, dormait, posée sur cales, sous une bâche grise, sans espoir de voyage. Près d'elle, d'une sobre élégance, en robe noire à roues pilote ivoire, la traction avant ronronnait, emplissant la grange d'une musique de moteur bien réglé. Max, depuis peu, s'activait à remettre en route la mécanique rendue quelque peu somnolente par manque de carburant. Révision du carburateur, des soupapes, vérification des freins à tambours, des phares... Rien n'avait échappé à sa vigilance.

Pour accompagner Eva à la gare, il n'avait plus qu'à se procurer quelques bidons d'essence. Bien sûr, il n'était pas dans ses habitudes d'user de passe-droits. « La situation provoque l'acte », se répétait-il. Mais, « l'acte est-il excusable pour autant ? » Emile, venu l'aider, bien loin de ce raisonnement, assurait qu'il pourrait se procurer le précieux liquide.

Près du feu, Palmyre et Elvire, engourdis d'un trop long hiver passé à ne rien faire, entendaient monter vers elles, aussi sonores que répétées, les accélérations de la Citroën.

- Je le préférais à son piano, soupirait Palmyre.
- Tu disais pourtant que cela t'empêchait de penser, rétorquait sa sœur.
- J'aime mieux penser en musique...même si ce qu'il joue est triste... Ces ronflements de moteur vont me rendre folle, je n'y peux rien.

Et puis tout doucement, sans hâte, un timide printemps, mouillé, grêlé, fouetté d'orages, esquissait une entrée. Ce n'était que d'imperceptibles prémices, une sorte de guérison que s'octroyait la nature. Un retour des couleurs oubliées. La neige fondue s'était écoulée dans les ruisseaux, laissant la route noire et luisante. Les chemins reprenaient leurs teintes d'ocre et de marne, tandis que les vieux toits de tuiles rondes rosissaient à plaisir au retour des oiseaux. De nouveau la gelée matinale redevenait rosée, perlant aux longs doigts des

treilles roussies, s'irisant au cœur tendrement vert des porcelaines endormies. Les fontaines, enfin libérées de leurs bâillons de glace, reprenaient leurs histoires que personne n'écoute.

Perchée sur les épaules de Max, chaque jour, Pauline empruntait avec plaisir le chemin conduisant à la maison d'Anna.

- Elle s'habitue, disait la nourrice en les accueillant.
- Il le faut bien, répondait Max.

Et, confiant à regret son précieux fardeau aux bras qu'elle tendait :

- La route sera praticable d'ici une dizaine de jours.

En silence, Anna hochait la tête tristement. Certains jours, heureuse, elle brandissait une lettre provenant de Marseille.

- Elle ne nous oublie pas ! disait-elle, essuyant une grosse larme à son tablier.

Et, à mi-chemin entre rancune et bonheur, ignorant lequel l'emportait, elle concluait, sans trop y croire : - Sa tante a un kiosque à fleurs. Cours Saint-Louis, à deux pas de la Canebière. Elle se dit heureuse, là-bas...

Le froid, le grand froid ne quittait pas Aurélie. Le lait brûlant, sucré de miel doré, le lit bassiné, chauffé de briques, le poêle chargé sans relâche, ronronnant comme une locomotive... Rien n'arrêtait le froid qui l'avait saisie et se refusait à quitter sa proie. - Berthe ! grelottait la malade. Il faut aller voir Berthe. Augustine ayant refusé tout net de s'y rendre seule, Armandine avait consenti à l'accompagner.

Dans le bas du pré où la neige se refusait à fondre, la petite maison de Berthe, volets clos, paraissait déserte. Les deux femmes en firent le tour, angoissées par l'étrange silence qui régnait en ce lieu. - Le bouc, dit Augustine, en se tapant le front...Elle doit être avec lui pour avoir plus chaud.

Lorsqu' Armandine poussa la porte étroite de l'étable, un bêlement lugubre la reçut.à suivre.

FEUX CROISES épisode 25

Tout d'abord l'odeur nauséabonde qui lui sauta au visage la fit reculer d'un pas. Une main appliquée sur son nez, elle se reprit, avança lentement dans l'obscurité pour rencontrer avec effroi, à hauteur de son front, deux pieds glacés qui pendaient dans le vide. D'une main tremblante, elle s'assura qu'elle ne rêvait pas, tâtant les pieds, plus haut la chemise de coton rêche avant de reculer précipitamment.

- N'entre pas, ordonna-t-elle avec un haut-le-cœur. Il n'y a plus rien à faire.

XVIII

Ce jour-là Max ne prêta pas attention au matin rose que lui tendait le ciel. Le printemps gagnant du terrain fermait la porte à l'hiver. C'était la fin d'une époque.

Fin pour lui, début pour elle ? Qui pouvait le prévoir ? Eva pourrait-elle revenir ?

Il appréhendait leur séparation tout en se persuadant que sa vie serait la même, avec une différence qui nourrirait désormais ses jours : l'attente. Il aurait des moments de fébrilité inquiète à propos d'Eva, au reçu de ses lettres navrantes de réalisme ou pleines d'espoir. Il aurait des emportements mal contenus face aux questions de sa mère, aux sourires entendus de Palmyre... Il devrait fuir, bougonner de vagues réponses, stoppant net toute conversation. Il vivrait autrement. Avec, fichés dans sa mémoire, les éclats de voix d'Eva. Incrustés dans sa chair, les frissons laissés par le sillage de ses mains. Le lit lui paraîtrait plus vaste. Réduit à une simple aire de repos. Peu à peu, il souffrirait moins. Max essayait de s'en persuader, mais le doute était là... Le goût de ses lèvres, la rondeur de ses seins, l'odeur de sa peau pourraient-ils s'estomper ?

Pour combler le vide de ses jours sans Eva, il y aurait surtout sa petite « Renarde ». L'enfant emplissait déjà sa vie de cris aigus, de joies rieuses. Elle était son avenir.

Il se promettait de lui apprendre la musique. Le vieux piano, sous la caresse de ses doigts fuselés, remonterait le temps. Il se surprit à l'imaginer assise près de lui, jouant à quatre mains, se complut dans ce rêve... Schubert ou peut-être

Bizet... L'escarpolette... Les pièces à quatre mains demandent aux pianistes une entente parfaite. Obtiendrait-il cette complicité avec Pauline ? Sans doute, avec le temps...

D'ailleurs, sans qu'il n'y prenne garde, elle avait niché dans son cœur une forme d'amour inconnu jusque-là, qu'il se plaisait à nommer amour paternel. C'était la fille d'Eva. Celle qu'ils auraient pu avoir. Elle officialisait leur liaison de façon concrète et naturelle. Secrètement, il l'appelait « ma fille » et, si ces mots ne passaient pas ses lèvres, ils s'inscrivaient en marge de sa vie et se lisaient dans les regards qu'il lui portait.

Et puis, il y aurait l'Etude. Après une guerre, les affaires finissent toujours par reprendre. Certains réfugiés, attachés au village qui les a accueillis, n'envisagent plus d'aller vivre ailleurs. Ils achètent, retapent, installent à leur goût les vieux murs qui les ont abrités durant les heures difficiles. Les plus jeunes se promettent de revenir en vacances une fois leur famille retrouvée. Ce serait le retour à la vie. Ce qui avait été sa vie jusque-là.

Tout à ses réflexions, il but son café sans hâte et sans plaisir avant de sortir, côté jardin, ayant soin de ne pas faire grincer les gonds de la porte ouvrant sur la terrasse.

Comme l'avait prévu le soin méticuleux dont elle avait été l'objet, la Citroën démarra sans réticence. La route, luisante de rosée, suivait docilement les courbes de la rivière.

A l'intersection, juste sur l'étroit chemin conduisant à Chattusse, il reçut en plein cœur la vision de leur rencontre. Elle lui apparut comme alors, mince et fragile, coiffée de son drôle de bonnet gris, les joues rougies par le froid qui la forçait à marcher à petits pas pressés, ses chaussures enveloppées de journaux. Il ferma les yeux et, sur l'écran de ses paupières baissées, se déroula la scène. Lui ouvrant les bras en geste protecteur, elle s'y engouffrant à demi étonnée. Dès cet instant, il avait été conquis.

Il gara la grosse automobile à l'entrée de l'allée conduisant à la maison. Eva guettait son arrivée, sa fine silhouette vêtue de clair se détachait sur le pas de la porte. Au vu de la voiture ses yeux s'arrondirent d'étonnement.

Il la prit par la main, l'entraînant à sa suite et fit les présentations :

- Citroën traction avant 15, six cylindres, 1938. Remise en route pour toi, dit-il caressant la luisante carrosserie avec une fierté presque enfantine.

Elle leva vers lui un regard de gratitude humide :

- - C'était donc ça ? Tes retards, tes absences... Je pensais que tu me fuyais.

Il se fit repentant, s'excusa :

- Il m'a fallu beaucoup de temps. Se reprit avec un sourire :- L'aide d'Emile m'a été précieuse, sans lui, je crois bien que nous aurions pris le car.

Revenant sur ses pas, il entra dans la maison, se saisit de la valise, du sac de cuir, lança un regard circulaire sur l'humble pièce témoin de leur amour avant de sortir précipitamment.

Lorsqu'Eva, clé en main, voulut fermer la porte, il l'en empêcha.

- Elle n'attend que toi, inutile de fermer, lança-t-il sur un ton qui se voulait désinvolte.

Bien en évidence, sur le velours du siège arrière, Eva trouva une veste de laine tricotée par Anna sur laquelle était épinglé un dessin aux couleurs vives, un grand cœur rouge orné de fleurs. La petite main de Pauline, bien serrée dans celle d'Anna, avait tracé en grosses lettres irrégulières : « Pour ma Maman. ».

La gorge serrée, Eva n'en supporta pas d'avantage, réfugiée contre Max, elle laissa couler sa peine, en silence selon son habitude. - Je reviendrai, répétait-elle comme pour s'en convaincre. Tu sais que je reviendrai.

Incapable de répondre, il la berçait comme un enfant. Brusquement, elle s'éloigna, lui tourna le dos, incapable de réprimer le sentiment de révolte qu'elle éprouvait. Une sorte de tempête incontrôlable, qui la faisait trembler de rage impuissante :- Pourquoi suis-je toujours obligée de quitter ceux que j'aime ? Pourquoi ? S'étant posé maintes fois la question, Max ne trouva pas de réponse.

Aussi soudainement qu'elle était apparue, la colère d'Eva se calma. Ses lèvres retrouvèrent leur couleur, mais ses mains tremblaient encore un peu,

lorsqu'elle déposa sur la banquette arrière un rouleau de papier. Il tenta de le prendre. Elle eut ce sourire qu'il aimait, le tendre enforme d'excuse : - Laisse, tu les verras plus tard. Ce sont quelques dessins que j'ai faits, de toi, de Pauline et aussi de Line.

Dès son réveil, Elise songea à Max. Elle se glissa à l'envers de sa vie, au plus profond de ses pensées qu'elle n'aimait pas dévoiler. Le départ d'Eva la laissait partagée entre deux sentiments. La peine de voir partir une femme qu'elle appréciait, qu'elle respectait et le soulagement d'avoir, de nouveau pour elle, l'homme qu'elle aimait.

A vrai dire le dernier l'emportait. Au début, Max la regarderait sans la voir, de cet air absent qu'il prenait parfois pour s'enfermer dans la bibliothèque afin de l'éviter. Et puis, tout doucement, la vie reprendrait son cours. Elle serait là, à l'écoute, compréhensive, maternelle. Il en avait toujours été ainsi. Elle était sûre qu'il oublierait. Ils auraient de nouveau cette complicité tranquille de vieux couple. Elle, veillant sur son bien-être, prévenant ses désirs. Toujours en quête de ses caresses qui la comblaient... Elle saurait reprendre sa place.

Malgré les encouragements d'Armandine, Aurélie refusait de quitter son lit. Tour à tour évoqués, le ciel sans nuages, le soleil pâle sur le dos des collines, les oiseaux revenus, restaient impuissants... Rien ne faisait bouger la vieille dame.

Lasse d'encourager sans rien obtenir, Armandine confectionna une tisane dont elle avait le secret, tilleul et menthe sauvage, abondamment sucrée de miel qu'elle lui présenta comme ultime supplique. Aurélie la but sans mot dire, léchant ses lèvres de contentement, avant de lâcher, en guise de remerciement, le motif de son mal de vivre. - Eva s'en va ce matin.

D'un hochement de tête, Armandine précisa tristement : - Ce matin.

- Il ne s'en remettra pas, marmonnait la vieille femme du fond de son lit.
- Eva a promis de revenir.
- Cette promesse, par les temps qui courent, n'est pas facile à tenir. Il ne s'en remettra pas... à suivre

FEUX CROISES N° 26

- Tu l'aimes bien Max ! Hein ? Avoue-le, lui lança sa sœur taquine.
- Un petit silence s'établit durant lequel Augustine brassait, au hasard, quelques souvenirs venus à sa rencontre.
- A la mort de mon mari, j'ai été employée au château. Il leur fallait quelqu'un pour s'occuper de l'enfant. Alors...
- Et, il était comment Max ?
- C'était un petit garçon sage. Souvent triste. Trop tendre aux dires de son père. Il est vrai qu'il détestait la violence et ne se battait jamais. La mort d'un oiseau ou celle d'un lapin le mettait en larmes.

Elle s'interrompit, prise de frissons.

- Le plus terrible, c'était les jours de chasse. Ces jours-là, son père revenait, bardé de ses trophées qu'il fallait installer partout. Le sol était jonché de plumes et de poils couverts de sang. Du sang partout... Max ne le supportait pas. Son père l'obligeait à compter les grives, les lièvres, les perdreaux... Il le faisait pourtant et s'en allait vomir plus tard, loin de sa vue. .. Et puis, un jour, il y a eu l'écureuil... Un tout petit animal roux que son père lui a tendu encore tout maculé de sang.

De ses doigts noueux, Augustine lissait lentement le revers de son drap de grosse toile blanche comme pour aplanir, par ce geste, la peine qui remontait du fond des temps.

- Il a fallu que l'enfant le prenne... Il insistait, insistait... Max reculait, mains dans le dos, refusant de saisir le petit cadavre tendu. Et le père s'impatientait, haussait le ton : « Tiens, prends-le, c'est pour toi ! » Alors, Max s'est mis à hurler. Hurler son trop plein de rage impuissante. Il a dit à son père qu'il le détestait pour le mal qu'il faisait, et qu'il le tuerait, plus tard, quand il serait grand.
- Tant de colère chez un enfant !
- Ainsi libéré de ce poids trop lourd sur son petit cœur, Max, en larmes s'est précipité sur moi en m'appelant : Maman.
- Pourquoi Maman ?

- Parce que chez les Desnoyers, on se vouvoie. On doit dire : « mère et père ». Max en souffrait. Alors lorsque je le consolais ou le soir au coucher, en m'embrassant, il m'appelait : Maman.
- Et tu laissais faire ?

Un gros soupir s'échappa d'Aurélie : - Il en avait besoin. Peut-être en avions-nous besoin tous les deux... C'était notre secret.

- Et ce jour-là, le secret...
- M'a valu la porte ! Je n'ai plus eu le droit de le voir !
- Mais tu as désobéi, compléta sa sœur.

Du creux de sa main, Augustine étouffa une sorte de rire las.

- Evidemment ! J'allais l'attendre le soir à la sortie de l'école.
- Et personne n'a rien dit ?
- Non, répondit Augustine, perdue dans la douceur de ces heures lointaines. Nous avons continué à nous voir en cachette jusqu'à son entrée au collège. Par la suite, je le rencontrais durant les vacances. Il venait me voir... Mais c'était un petit jeune homme qui n'avait plus besoin de moi.
- Max... murmura Armandine, devenue songeuse.

Le quai de la gare était désert.

Max monta le premier dans un wagon de deuxième classe, déposa la valise d'Eva dans le filet à bagages, au-dessus de la banquette de moleskine verte sur laquelle elle posa son sac. Il la serra si fort qu'elle en perdit le souffle et, rouge d'effort, le repoussa avec un rire qui sonnait faux.

Il se força à rire aussi et la reprenant à bras-le-corps :

- Donne de tes nouvelles, débita-t-il entre deux baisers posés sur ses cheveux. Des nouvelles... L'adresse où je peux t'écrire... Et surtout, reviens... Reviens vite.

Prenant le visage de Max entre ses mains, elle leva son regard, que l'émotion troublait, vers les yeux de cet homme qui se penchait sur elle, suppliant.

- Tu sais que je reviendrai, promit-elle.

Le sifflet du chef de gare prévint du départ.

Max sauta sur le quai, ferma la portière. Eva actionna la manivelle, baissant la vitre qui les séparait. Une nouvelle fois le son aigu déchira l'air opaque de fumée. Dans un bruit de métal grinçant, de vapeur contenue que l'on libère enfin, le train s'ébranla lourdement. Les lèvres d'Eva envoyèrent quelques mots que Max, assourdi, laissa perdre. Elle sortit son mouchoir et lentement le balança à bout de bras. Petite tache blanche, il s'éloignait, dansant dans l'air gris. Max le suivit longtemps, la vue brouillée, rivée à ce geste. A chaque tour de roue son cœur semblait l'abandonner, comme happé par cette minuscule lueur blanche. Perdu, hors de lui-même, il ne sentait plus ses membres. Quand ses yeux la perdirent, il reçut un choc, se retrouva brutalement seul, dans un corps lesté de plomb.

C'était un matin apparemment léger, chapeauté de bleu pâle. Max laissa derrière lui la petite ville de Serres ouvrir ses volets, comme pressée de boire ce timide soleil se faufilant dans ses ruelles.

La route qu'il connaissait bien montait, raide, jusqu'au col des Tourettes, et la descente se ferait en multiples lacets, étroitement lovés l'un sur l'autre. Comme toujours en cette saison, de petites cascades déversaient leurs notes glacées du haut des rochers. Chanson venue de loin pour se perdre en multiples ruisseaux translucides et grossir la rivière. Chaque détour lui était familier. Là-bas, à flanc de coteau, caressée par la brise, la rondeur d'un noyer semblait se prélasser dans sa verdure renaissante. Plus loin, près d'une bergerie en attente d'agnelles, le miroir lisse d'une mare s'éclaboussait de ciel. En contrebas, indissociable union de la pierre et du bois, une ruine appuyait son sommeil au tronc pansu d'un vieux mûrier. De son feuillage tendre fusait encore le rire de l'enfance. L'enfance haut perchée, aux mains rouges, aux joues barbouillées, luisantes comme des soleils.

Plus bas, bien après les virages, lorsque le paysage s'assagissait enfin pour s'étaler en larges tapis de terre arable, il y avait les vergers. Les fleurs sur les branches, les branches solidaires de l'arbre, l'arbre porteur de fruits. Plus

loin, les prés dans leur parure verte où se plait la luzerne, et le ruban clair de l'Oule que les saules accompagnent.

Encore un virage et le village offrirait à sa vue la masse compacte de ses toits dominés par les ruines.

Max voulut ralentir, prendre la descente en douceur. Sous son pied droit, la pédale du frein se fit molle. Incroyablement molle. D'un coup de volant il redressa la lourde voiture, évitant de justesse le ruisseau qui, en contre-bas, longeait la route, sur sa droite. Privé de frein, le véhicule entamait la pente dans une course folle. Max s'appliqua à négocier du mieux qu'il put les premiers méandres, s'écartant adroitement des rochers bordant la route. L'aiguille du compteur s'affola. C'était une sorte de jeu trop rapide dont il ne put maîtriser la suite. L'aile arrière, bruyamment, heurta un mur bas surplombant le ravin. La voiture rebondit. Les mains crispées sur le volant, il réussit à reprendre le milieu de la route. Un nouveau choc émit une plainte métallique. Le front de Max heurta le pare-brise, du sang brouilla sa vue. Alors, dans un fracas de tôle froissée, la Citroën quitta la route, tourna sur elle-même en plein vol, pour s'écraser lourdement quelques mètres plus bas.

Lorsqu'on retira le corps, Max avait les yeux ouverts, un trou noir à la tempe d'où le sang coagulé ne coulait plus.

Epilogue

On ne revit jamais Eva à Montmorin.

Pauline Desnoyers fut élevée par Elvire et Palmyre, aidées d'Elise dont la fille s'installa à Nice avec son mari et son fils.

Quant à Anna, elle reçut Line en vacances, quelques années encore, avant de partir pour l'Algérie où une vie nouvelle l'attendait ...

FIN